

les CAHIERS

de la création contemporaine





>> MOROSO
WWW.MOROSO.IT

>> SARUYAMA
DESIGN TOSHIYUKI KITA
DANS LE CADRE DE L'OEUVRE
SURASI KUSOLMONG
EXPOSITION "ENERGY STORAGE
(QUAND LES OBJETS REVENT)"
PALAIS DE TOKYO, PARIS 2004

PHOTO ALESSANDRO PADERNI
AD DESIGNWORK

MOROSO 

les CAHIERS

de la création contemporaine

ÉDITO

Tilt : terme qui évoque le flipper ; dé clic ; onomatopée signifiant l'idée soudaine qui vient éclairer l'esprit ; manifestation où plus d'une centaine d'œuvres contemporaines appartenant à l'Etat seront exposées dans douze lieux de la région Centre, onze musées et une école supérieure d'art, de mars 2009 à mars 2010.

C'est donc à la manière d'une balle rebondissante que ces expositions vont trouver écho l'une en l'autre, abritées par des lieux différents qui, d'ailleurs, n'ont pas tous pour première vocation d'accueillir la création actuelle. Les œuvres se confrontent de façon inattendue avec des collections patrimoniales, ou se dévoilent dans des espaces inhabituels. C'est ainsi que des formes artistiques innovantes vont s'inscrire dans les parcours les plus quotidiens des habitants de la région Centre et de ses visiteurs, devenir accessibles parce qu'elles ne sont pas réservées à quelques spécialistes. Installations, projections vidéo, œuvres sonores... c'est l'art dans la pluralité de ces expressions les plus récentes qui est ici montré.

Avec des projets tels que *Tilt*, le Centre national des arts plastiques chargé de la conservation et de la gestion du fonds national d'art contemporain, offre un aperçu des arts plastiques d'aujourd'hui dans les six départements de la région Centre. Le Cher avec *le musée Estève à Bourges* et *l'École nationale supérieure d'art de Bourges* ; l'Eure-et-Loir, avec *le musée-château Saint-Jean à Nogent-le-Rotrou* et *le conservatoire de l'agriculture – le Compa à Chartres* ; l'Indre, avec *l'écomusée de la Brenne au Blanc* et *le musée de l'Hospice Saint-Roch à Issoudun* ; l'Indre-et-Loire, avec *l'écomusée du Véron à Savigny-en-Véron* et *le musée des beaux-arts à Tours* ; le Loir-et-Cher avec *le musée de l'Objet – collection d'art contemporain à Blois, le château royal de Blois* et *le musée de Vendôme* et le Loiret avec *le musée des Beaux-arts d'Orléans* accueillent des œuvres poétiques, qui suscitent plaisir ou surprise mais qui ne cessent jamais de formuler des interrogations.

Ce numéro des *Cabiers*, revue du Centre national des arts plastiques consacré à *Tilt*, accompagnera le visiteur à travers ses déambulations pour l'aider à appréhender des œuvres qui ne se révèlent pas toujours immédiatement ou par le seul regard. Que soient remerciés tous ceux qui ont permis et accompagné ce projet, mis leur enthousiasme au service de cette manifestation d'envergure, portés par une seule conviction : celle que les œuvres d'art peuvent enrichir notre vision du monde.

RICHARD LAGANGE, directeur du Centre national des arts plastiques

Présidente du Centre national des arts plastiques (Cnap) : Anne-Marie Charbonneaux

Direction de la publication : Richard Lagrange, directeur du Centre national des arts plastiques (Cnap)

Direction du département du fonds national d'art contemporain (Cnap) : Claude Allemand-Cosneau, conservateur général

Direction éditoriale : Sandrine Mahieu, responsable des éditions (Cnap)

Rédaction : François Aubart, Raphaël Brunel, Daphné Le Sergent, Sandrine Mahieu

Graphisme : Yann Rondeau

Iconographie : Bénédicte Godin (Cnap)

Relecture : Mai Tran

En couverture :

Jugnet+Clairét
Santa Fe (NM104€), 2003, Courtesy Galerie Cent 8
© photo : Anne Marie Jugnet, Alain Claire / CNAP

Imprimé en février 2009
Diffusion gratuite
ISSN
ISBN 978-2-11-098615-3
Edition du Centre national des arts plastiques, tour Atlantique,
1 place de la Pyramide, 92911 Paris La Défense / 01 46 93 99 50 / www.cnap.fr



ARTISTES



Partenaires de la manifestation :

Manifestation placée sous le haut patronnage de Christine Albanel, ministre de la Culture et de la Communication

Partenaires de la manifestation : la Direction régionale des affaires culturelles de la région Centre ; la Région Centre ; le Rectorat de l'Académie Orléans-Tours ; l'Association des personnels scientifiques des musées de la région Centre

coordinateur : Gunther Ludwig, conservateur, musée de l'objet, Blois

Que les collectivités de tutelle des musées participants soient ici remerciées pour leur engagement

DÉPARTEMENT DU CHER

MUSEE MAURICE ESTEVE - BOURGES

Jean Clareboudt, Alain Kirili, Franck Scurti

LA BOX L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ART DE BOURGES

Davide Balula, Guillaume Leblon, Mathieu Mercier, Joelle Tuerlinckx,

Département d'Eure et Loir

COMPA - CHARTRES

Lilian Bourgeat, Marcel Dinahet, Peter Downsbrough, Constantin Grcic, Rebecca Horn, Roni Horn, Antoni Muntadas.

MUSÉE — CHÂTEAU SAINT-JEAN DE NOGENT-LE-ROTRON

Guillaume Bijl, Chen Zhen, Anne-Marie Jugnet et Alain Clairet, Claude Closky, Lynne Cohen, Stéphane Couturier, Bernard Dejonghe, Thomas Demand, Mark Dion, Bernard Faucon, Jakob Gautel et Jason Karaindros, IFP, Christian Jaccard, Jacques Kaufmann, Kolkoz, Anna Malagrida, Pierre Mercier, Denis Roche, Hiroshi Sugimoto, Takis.

Département de l'Indre

ECOMUSEE DE LA BRENNE

François Curlet, Julien Discrit, Erik Samakh, Jean-François Texier, Didier Trenet, Patrick Van Caeckenbergh.

MUSEE DE L'HOSPICE SAINT-ROCH, ISSOUDUN

Agam, Vincent Barré, Peter Briggs, Samuel Buri, Jean-Marc Bustamante, Cesar, Christine Crozat, Richard Fauguet, Nicolas Herubel, Jacques Julien, Bertrand Lavier, François Monchatre, Jean-Michel Othoniel, Daniel Pommereulle, Pablo Reinoso, Pierrick Sorin, Jesus Rafael Soto, Xavier Veilhan, Bernar Venet, Françoise Vergier, Isabelle Waldberg.

Département de l'Indre et Loir

ECOMUSEE DU VERON

Michel Blazy

MUSEE DES BEAUX-ARTS DE TOURS

Pierre Buraglio, Sherrie Levine, Cindy Sherman, Didier Trenet

Département du Loir et Cher

MUSEE DE L'OBJET

COLLECTION D'ART CONTEMPORAIN, BLOIS

Adel Abdessemed, Ryuta Amai, Robert Barry, Sylvie Blocher, Chen Zhen, Martin Creed, Marcel Dinahet, Sam Durant, Marie-Ange Guilleminot, On Kawara, Mike Kelley, Emmanuel Lagarrigue, Yuri Leiderman, Claude Lévêque, Pierre Malphettes, Man Ray, Thierry Mouille, Nicolas Moulin, Daniel Pommereulle, Takako Saito, Haim Steinbach, Michel Verjux, Rachel Whiteread,

CHATEAU ROYAL DE BLOIS

Yan Pei-Ming

MUSEE DE VENDOME

Gabriele Basilico, Philippe Cognée, Bernard Plossu

Département du Loiret

MUSEE DES BEAUX-ARTS D'ORLÉANS

Carlos Amorales, Eduardo Arroyo, Pierangelo Caramia, Robert Combas, Henri Cueco, Erró, Yves Grenet, Frédérique Loutz, Raymond Mason, Martin Parr, Hugues Reip, Georges Rohner, Antonio Segui, Didier Trenet, Tunga, Fabien Verschaere



Davide Balula
Heartbeat Exciter (Stimulateur cardiaque), 2006
 Orties en culture (sérotonine), ampli, platine vinyle, disque vinyle, socles,
 câblage, Dimensions variables, 2 ex.

ADEL ABDESSEMED

1971, Constantine (Algérie)

Né en Algérie, Adel Abdessemed y étudie à l'école des beaux-arts jusqu'à ce que son directeur soit assassiné. Il finit ses études à Lyon. Son travail se penche sur la confrontation culturelle entre les sociétés musulmanes et occidentales et les tensions qui en naissent dans le contexte de la globalisation actuelle. Il manipule des codes génériques reconnaissables par tous pour en révéler la violence contenue. Les notions de frontières réelles ou symboliques et de déplacements volontaires ou forcés sont également présentes dans son œuvre. Le bateau fait d'un dollar plié qui navigue au-dessus d'une mer de mousse bleue dans *Ocean View* nous dit tout l'espoir et la violence qui s'expriment dans les mouvements d'immigration du Sud vers le Nord. C'est aussi une allégorie de l'embarcation de fortune sur laquelle le capitalisme tente de rester à flot. *F.A.*

Ocean View, 2005

EDUARDO ARROYOS

1937, Madrid (Espagne)

Eduardo Arroyos, né à Madrid en 1937, quitte l'Espagne franquiste en 1958 pour la France où il devient l'une des figures du mouvement de la figuration narrative. Comme les autres artistes de ce courant, il produit alors une peinture figurative portée par de fortes revendications politiques. En 1977, après la mort de Franco, il retourne en Espagne où il met de côté son rôle de contestataire. Redécouvrant son propre pays, il se penche sur des personnages qui en sont caractéristiques, dont *Ramoneur n°1* est un exemple. Gardant une acuité aiguisée quant au quotidien et la société, cette sculpture est celle d'un artiste qui entretient désormais un rapport ludique avec les formes. Fidèle à une esthétique du collage, il l'utilise pour produire une sculpture qui interroge les codes de construction des représentations. *F.A.*

Ramoneur n°1, 1982

AGAM

1928, Rishon le-Zion (Palestine

sous mandat britannique)

Au début des années 1950, l'artiste israélien Yaacov Agam s'impose comme l'une des figures emblématiques de l'art cinétique, qui se fonde sur une esthétique du mouvement et de l'illusion d'optique. Il connaît un vif succès dans les années 1970, réalisant même l'antichambre des appartements privés de Georges Pompidou au Palais de l'Élysée. Contrairement à d'autres artistes cinétiques, Agam ne génère pas le mouvement par le biais d'éléments motorisés ou par le vent, mais par les déplacements du spectateur par rapport à l'œuvre. Qu'il réalise des peintures, des sculptures ou des monuments publics, il s'appuie sur des motifs géométriques pour produire des effets qui varient selon l'angle de vue. Il donne ainsi une place cruciale au spectateur qui introduit selon lui une forme d'imprévu dans son travail. *R.B.*

Lignes-volumes, 1970

DAVIDE BALULA

1978, Annecy (Haute-Savoie)

Davide Balula mène de front ses activités de plasticien et de musicien. Ses dispositifs associent effets visuels et matières sonores. Ils sont le résultat de rencontres inattendues entre l'organique et le technologique, l'artistique et le scientifique, le dépouillement et la sophistication. Il crée des environnements en apparence froids qui révèlent progressivement leur fragilité et leur potentiel poétique. Le temps y est souvent malmené, étiré ou suspendu : les œuvres témoignent d'un événement qui a déjà eu lieu ou évoluent pendant la durée de l'exposition. Il invite le spectateur à s'aventurer dans cette expérience sensorielle et à se laisser surprendre par les stratégies mises en place. *Heartbeat Exciter* fonctionne comme un pacemaker : des platines vinyles diffusent dans des bacs de culture d'orties différents rythmes cardiaques qui agissent sur leur croissance. *R.B.*

Heartbeat Exciter, 2006

RYUTA AMAE

1967, Oiso (Japon)

Les photographies de Ryuta Amae ont un caractère étrange. Malgré leurs apparences documentaires, les sujets qu'elles représentent semblent irréels. En effet, ce sont de pures simulations faites de maquettes et de peintures numérisées et retouchées. Tous les éléments qui les composent avec leurs factures ordinaires fabriquent l'image d'un archétype. *Eden*, avec sa mer, ses palmiers et ses demeures attirantes, n'est pas un paradis imaginaire, mais la projection stéréotypée du fantasme d'un Orient chatoyant. *F.A.*

Eden, 2000

VINCENT BARRÉ

1948, Vierzon (Cher)

Vincent Barré est un sculpteur qui manie autant le gré et le bois que la fonte de fer ou d'aluminium. Il façonne des formes qui oscillent entre abstraction et figuration et qui se réfèrent souvent, notamment par le biais de la colonne, à l'architecture ou à l'histoire de l'art occidental. Certaines de ses œuvres, comme *Gorgone* ou *Jonas*, acquièrent une dimension symbolique et narrative en s'inspirant d'épisodes célèbres de la mythologie antique et de la Bible. L'histoire choisie se voit synthétisée en une forme évocatrice plus que figurative, qui s'appuie sur son titre pour rattacher le spectateur à un élément connu ou au souvenir d'un récit. Par leurs dimensions spectaculaires, les sculptures de Vincent Barré entrent en résonance avec l'espace qui les accueille tout en impressionnant le spectateur par leur présence.

Gorgone, 1983

CARLOS AMORALES

1970, Mexico (Mexique)

Qu'il s'agisse de vidéo, d'installation, de performance ou de peinture, le travail de Carlos Amoraless est toujours hanté par des représentations terrifiantes de silhouettes animales. Parfois hybridées avec des figures humaines, donnant alors naissance à des hommes-loups ou des hommes-araignées, ces êtres peuplent un monde sombre où se télescopent une urbanité froide et des mythes imaginaires. Porté par une esthétique gothique, *From Bad Sleep Well 07* combine un ensemble d'éléments tous aussi sinistres les uns que les autres où le squelette d'une araignée à tête humaine attend sa proie entourée de corbeaux. Mais ce déballage de décadence et de poésie mystique semble moins porteur d'une vision macabre que d'une forme d'autodérision. Recyclant les codes de la frayeur, Carlos Amoraless révèle ainsi la construction factice des peurs collectives vis-à-vis desquelles il nous invite à une prise de recul. *F.A.*

From Bad Sleep Well 07, 2004

ROBERT BARRY

1936, Bronxville (États-Unis)

Après avoir conçu des œuvres immatérielles à base de gaz ou de champs électromagnétiques, Robert Barry se tourne à partir de 1969 vers l'utilisation de mots écrits sur des feuilles, des diapositives ou à même les murs. Ce sont souvent des descriptions de sensations que l'on peut avoir face à des œuvres. La suite de phrases qui composent cette proposition (*C'est incomplet / Ça affecte d'autres choses / C'est affecté par les circonstances qui l'entoure / Ça peut être pris pour autre chose / Une de ses parties n'est pas connue / Les tentatives de le décrire peuvent le changer / On ne peut pas anticiper comment ce sera dans le futur / Ça peut partir à n'importe quel moment et ne jamais revenir*) décrit une œuvre, non dans sa composition, mais dans les pensées qu'elle peut produire chez le spectateur. Car c'est bien celui-ci que Robert Barry met en scène en lui proposant un discours aux sens multiples. C'est vers lui que l'artiste se tourne, car comme il l'affirme, les mots « comblent l'écart qui sépare le spectateur et l'œuvre ». *F.A.*

It is incomplete..., 1970

GABRIELE BASILICO

1944, Milan (Italie)

Gabriele Basilico photographie architectures de villes et paysages industriels. Pour lui, la ville semble un grand corps en transformation dont il s'applique à en saisir les signes. En modulant la distance avec son sujet (vue d'ensemble/vue rapprochée) ou en choisissant de se placer à la périphérie des métropoles, il cherche à mettre en exergue les différentes structures et articulations internes de l'urbain. *D.L.S.*

Série comprenant 35 oeuvres
Hommage à Jean Renaudie,

1992

Bilbao, 1993

Porto, 1995

Genova, 1997

LILIAN BOURGEAT

1970, Belfort (Territoire de Belfort)

Lilian Bourgeat porte sur la réalité un regard plein d'humour et aime mêler le spectaculaire et le dérisoire. Il a récemment réalisé des sculptures monumentales, à taille de géant, d'objets banals comme des punaises ou des bottes en plastique. Dans ses oeuvres, le spectateur tient souvent une place cruciale, comme dans *Dispositif promotionnel*, où il se retrouve à la fois acteur et victime. Il est invité à monter sur l'oeuvre qui est composée de disques tournants, tandis qu'il est filmé par un système de vidéosurveillance. Alors qu'il se croit l'objet d'une mise en valeur, le spectateur devient la cible d'une société basée sur le contrôle, dont l'espace d'exposition se fait le complice. *R.B.*

Dispositif promotionnel n°1, 2001

GUILLAUME BIJL

1946, Anvers (Belgique)

Guillaume Bijl propose des installations où il importe des fragments de notre environnement quotidien. Laverie, pièces de bureau, salon de coiffure ou cabines de taxiphone recomposés perdent leur fonctionnalité et deviennent alors irréels dans l'espace d'exposition, pareils à des décors, renvoyant à la vacuité de nos sociétés contemporaines. Les *Compositions trouvées*, souvent des installations de plus petit format, évoquent des situations banales, conservées par l'artiste comme des témoignages de notre temps. *D.L.S.*

Composition trouvée, 1989

PETER BRIGGS

1950, Gillingham (Royaume-Uni)

Peter Briggs est un sculpteur qui utilise autant la pierre et la porcelaine que le bronze. Il taille des formes abstraites et organiques qui évoquent le monde végétal ou une matière brute, en apparence non travaillée par la main de l'homme. Il fait également des dessins en noir et blanc qui reprennent les formes tortueuses de certaines de ses sculptures. Son travail repose sur un entrelacement de pleins et de vides, jouant avec l'intérieur et l'extérieur de la sculpture et sur la nature des matériaux. Avec les *Barocco Mirrors*, il intègre la question de l'espace d'exposition dont il déforme la perception à l'aide de miroirs arrondis à l'aspect minéral. Avec *Ossidiana e Occhiali*, il s'amuse avec les qualités de l'obsidienne, une pierre translucide mais sombre, qu'il associe à des verres optiques argentés, qui perdent ainsi leur propriété de transparence. *R.B.*

Ossidiana e Occhiali, 2003

MICHEL BLAZY

1966, Monaco (Principauté de Monaco)

Michel Blazy développe un travail interrogeant la frontière entre nature et culture. En constituant des sculptures et des installations qui intègrent des éléments organiques, Michel Blazy les expose à leur lente altération : des lentilles germent au contact de l'humidité ambiante (*Le Voyage des météorites*), des murs en purée se dessèchent, des boules de papier toilette s'imbibent d'encre bleue (*Le Clos des chutes jaunes*). Pour l'artiste, l'oeuvre ne peut jamais être maîtrisée totalement, elle est comparable à une forme en devenir au fil de phénomènes de décomposition. Ce sont ainsi différents produits de la consommation, de notre culture, qui sont rendus au cycle de transformation de la nature. Et les photographies comme *Araignée sur pluie d'air* fixent cette troublante fragilité du vivant. *D.L.S.*

Le voyage des météorites 1999-

2001 1999-2000

Araignée sur pluie d'air

2000

Mouche sur pluie d'air 2001

Le chien et la souris 2005

PIERRE BURAGLIO

1939, Charenton-le-Pont (Val-de-Marne)

Pierre Buraglio utilise la surface du tableau, qu'il soit figuratif ou abstrait, pour questionner le langage de la peinture. Il est connu dans les années 1960 pour ses *Recouvrements*, puis plus tard pour ses *Agrafages*, dans lesquels il agence des fragments de peinture, les organise pour créer une structure où circule le regard. *Un Petit Pan de mur jaune*, panneau de carrelages jaunes, a été inspiré de la lecture du roman *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Dans un passage, l'écrivain Bergotte visite une exposition et redécouvre la ville de Delft grâce à un tableau de Vermeer présentant un muret jaune exaltant le paysage par son ton chaleureux. En confrontant le spectateur à un petit pan réel de mur jaune et en l'isolant de son contexte, Pierre Buraglio place en situation critique la dimension fictionnelle de la représentation, son contenu narratif. *D.L.S.*

Un petit pan de mur

jaune, 2001-2002

SYLVIE BLOCHER

1953, Morschwiller-le-Bas (Haut-Rhin)

Le travail de Sylvie Blocher se situe à la frontière entre l'art et le théâtre. Dans nombre de ses vidéos, la construction de l'individualité est mise en question. Des personnes s'y racontent et s'y dévoilent. Si le spectateur n'est pas toujours invité à prendre part, il est largement pris en compte dans ses dispositifs. Elle interroge la façon dont les normes sociales se cristallisent à partir de l'apparence physique. Elle déconstruit la part féminine du masculin et inversement. En cherchant un point de vue sur ces questions d'altérité, elle nous invite à poser un autre regard sur le monde. Une invitation à l'observation dont les conclusions, même depuis un point en hauteur et aidé d'une longue-vue, restent incertaines. *F.A.*

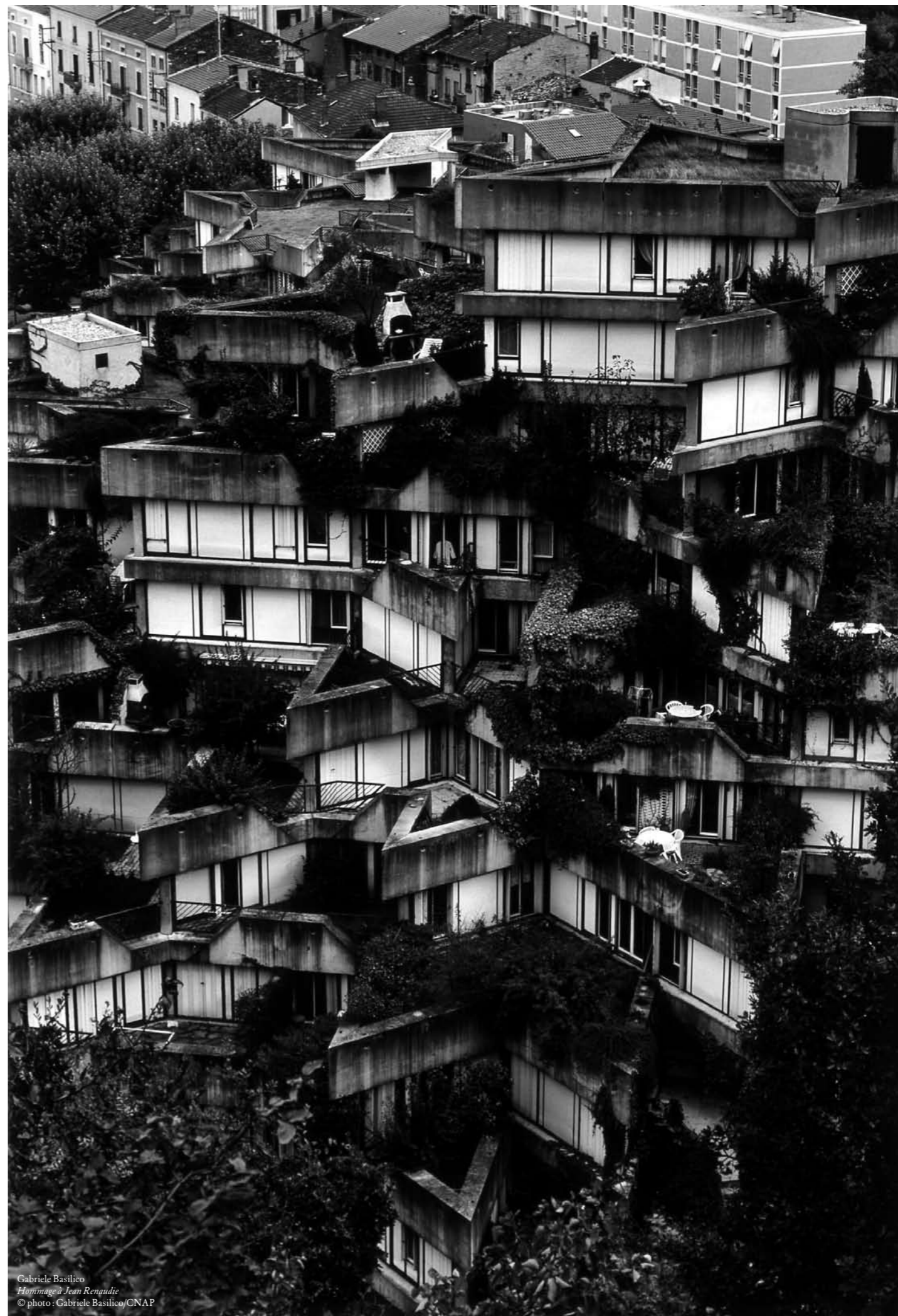
Sans titre, 1988

SAMUEL BURI

1935, Täuffelen (Suisse)

Artiste suisse installé en France, Samuel Buri peint d'abord des tableaux dans la lignée des impressionnistes avant de découvrir l'expressionnisme abstrait, marqué par l'importance du geste de l'artiste et par l'agencement des couleurs. Il s'intéresse ensuite au Pop Art, qu'il applique au monde rural, remplaçant avec ironie les archétypes de la société de consommation utilisés par Warhol par des vaches en train de brouter. Son oeuvre flirte toujours avec le second degré, ce qui lui offre une grande liberté de création. Il ne s'interdit aucune référence, puisant sans vergogne dans l'histoire de l'art pour produire des tableaux qui sont à la fois des parodies et des hommages. La relation du peintre à la nature tient une place importante chez Samuel Buri, comme en témoigne *Sans titre*, une installation sous forme de clin d'oeil aux impressionnistes qui quittèrent leurs ateliers pour aller peindre le monde extérieur. *R.B.*

Sans titre



Gabriele Basilico
Hommage à Jean Renaudie
© photo : Gabriele Basilico/CNAP

JEAN-MARC BUSTAMANTE

1952, Toulouse (Haute-Garonne)

C'est en 1978, alors qu'il est l'assistant de William Klein, que Jean-Marc Bustamante réalise ses premiers *Tableaux*. Il s'agit de photographies en couleur de grand format réalisées à la chambre représentant des paysages déshumanisés de périphéries urbaines. Avec une attention particulière pour la composition, il dresse le portrait d'instantanés anodins et d'espaces banals à la manière des impressionnistes. En ne cessant d'interroger la nature de l'image, il participe à faire reconnaître la photographie comme discipline singulière de l'art contemporain. Sa collaboration avec Bernard Bazile lui permet d'introduire la sculpture dans son travail et de la faire dialoguer avec ses clichés. Il crée alors des volumes simples qui rappellent le mobilier, comme des lits gigognes, mais qu'il agence de manière à le rendre inutilisable, vide de toutes fonctions. Déjà absent de ses photos, le corps se voit mis en échec physiquement par une situation absurde et burlesque. *R.B.*

Sans titre, 1987

PIERANGELO CARAMIA

1957, Cistermino (Italie)

Pierangelo Caramia est l'un des membres fondateurs du mouvement Bolidismo. Après avoir collaboré avec Philippe Stark sur différents projets, il mène aujourd'hui une activité de designer industriel avec de grands éditeurs tel que Pirelli, Sommer ou Alessi. C'est ce dernier, spécialisé dans la production d'objets de table pour la maison en cuivre nickelé ou argenté, qui a pris en charge la réalisation du *Pichet Pinguin*. Si ses formes arrondies sont caractéristiques des objets en provenance des studios Alesi, elle évoquent aussi, comme son titre l'indique un animal arctique. En faisant se croiser le monde organique et celui de l'inanimé, le designer offre à son objet utilitaire l'image de fraîcheur qui accompagne l'environnement polaire. *F.A.*

Pichet Pinguin, 1997

CÉSAR

1921, Marseille (Bouches-du-Rhône) - 1998, Paris

Poussé par des raisons économiques, César Baldaccini collecte, à la fin des années 1940, des bouts de ferrailles et des déchets industriels récupérés dans les décharges pour réaliser au fer à souder des sculptures d'insectes ou de figures humaines. À partir de 1960, il produit les premières *Compressions dirigées* qui le feront connaître internationalement. À l'aide d'une presse hydraulique, il réduit des voitures, des papiers ou des services de table. Cette provocation contre la société de consommation le rapproche des Nouveaux Réalistes qui utilisent des objets prélevés dans la réalité de leur temps. Les *Compressions* sont à la fois le produit du systématisme d'une machine et de l'appropriation d'éléments préexistants. Avec les *Expansions*, il inverse la logique des *Compressions* en réalisant des couloirs lisses et durs de polyuréthane. Avec ces œuvres, l'artiste n'est plus celui qui utilise ses mains pour créer, mais celui qui conçoit et accompagne la production d'une forme esthétique par un moyen extérieur. Par la suite, César revient à une pratique plus figurative avec les empreintes de pouces et les sculptures de personnages imaginaires. *R.B.*

Compression, 1981

JUGNET + CLAIRET

née 1958 à La Clayette (Saône et Loire),

né 1950 à Saint Mauir des fossés (Val de Marne)

Alain Clairet et Anne-Marie Jugnet vivent et travaillent ensemble. Ils entreprennent de révéler des phénomènes éphémères liés aux expériences du regard et de la lecture. *Santa Fe* est une grande toile sombre. À son centre, on distingue une petite zone de couleurs. La peinture rend visible le moment furtif où le téléviseur s'éteint comme si l'image avait été aspirée par le tube cathodique. Quelques grésillements colorés apparaissent encore, dévoilant un spectre de la lumière, structure immatérielle des images médiatiques et de l'information. *D.L.S.*

Santa Fe (NM104e), 2003



Lilian Bourgeat
Dispositif promotionnel n°1, 2001
© photo : Lilian Bourgeat/CNAP

JEAN CLAREBOUDT

1944, Lyon (Rhône) - 1997, Turquie

Jean Clareboudt réalise des sculptures monumentales qui trouvent aussi bien leur place dans un musée que dans l'espace public ou dans un parc à sculptures. Il est l'un des premiers sculpteurs français à intégrer les influences du Land Art et du minimalisme. En adoptant l'attitude d'un nomade qui traverse le monde, il cherche à reconnecter l'homme et la nature. Il ne s'enferme dans aucun style, renouvelant sans cesse les formes et les principes de ses œuvres qu'il collecte dans la nature et au cours de ses nombreux voyages. Il reste également attentif aux caractéristiques géographiques, sociales et culturelles des lieux où il ramasse ces objets. Il aime en isoler les détails qui révèlent une tension, un point de friction ou une usure. Malgré leur apparence brute et imposante, les sculptures de Jean Clareboudt reposent sur la mise en avant d'une fragilité, d'un point d'équilibre ou d'un basculement imminent dans le vide. *R.B.*

Élévation 14, 1982-1983

CLAUDE CLOSKY

1963, Paris

Claude Closky déjoue nos systèmes de classement, nos codes publicitaires et nos repères quotidiens. En classant les publicités pour les parfums par numéros de série, ou en répertoriant les plaques minéralogiques des voitures rencontrées, il applique un ordre arbitraire et le pousse jusqu'à l'absurde. Que l'attente soit de 2 minutes ou de 20 secondes, comme le proposent ses programmes, il s'agit d'un temps traduit par le décompte électronique, d'un système logique sous-tendant nos habitudes. *D.L.S.*

1998, 1997

PHILIPPE COGNÉE

1957, Nantes (Loire-Atlantique)

Philippe Cognée réalise des paysages urbains, des vues familières, banales, souvent de grand format, immergeant le spectateur dans l'atmosphère de l'espace représenté. Par une technique qui lui est propre, utilisant une peinture à l'encaustique fait de cire d'abeille et de pigments de couleur, Philippe Cognée dissipe, dans *Supermarché linéaire*, la précision des traits et des contours. Les formes des allées semblent se dissoudre dans leur environnement pictural, devenant des rayures de couleur fondues l'une dans l'autre. C'est alors mentalement que s'opère la reconnaissance du sujet. Comme d'autres de ses toiles montrant des buildings, des monuments ou des foules, on retrouve des images symptomatiques du monde dans lequel on vit, existant à la fois dans la réalité des lieux et dans la mémoire collective. *D.L.S.*

Supermarché linéaire, 2005

LYNNE COHEN

1944, Racine (États-Unis)

Lynne Cohen a eu comme préoccupation constante de montrer les architectures intérieures de notre société industrielle et économique. Ces lieux familiers et vides de présence humaine, organisés souvent de façon symétrique, laissent apparaître toute leur facticité. *Corporate Office*, photographie d'un bureau dans une entreprise, se tient sur cette brèche entre l'irréalité du lieu, conférée par le papier peint avec les nuages, et l'effective capture de l'appareil photographique. *D.L.S.*

Corporate Office, 1977/11977/1988



Pierre Buraglio
Un petit pan de mur jaune, 2001
© photo : Bruno Scotti, Paris/CNAP

ROBERT COMBAS

1957, Lyon (Rhône)

Robert Combas est un représentant du mouvement de la figuration libre qui, dans les années 1980, prônait une peinture figurative influencée par la bande dessinée, le rock ou encore le graffiti. Il s'agissait pour ces artistes de se détacher d'un art qu'ils considéraient comme trop intellectualisé et auquel ils préféreraient une culture populaire accessible à tous. Dans *Enée conquiert Rome*, Robert Combas revisite la mythologie grecque. Ces épopées, considérées comme des fondements classiques de la culture, sont abordées sur un mode ludique. Enée, qui fut un personnage central de la guerre de Troie, a été chanté par Virgile dans *L'Énéide* qui avait pour but de démontrer les origines divines de Rome et ainsi de justifier sa position de ville conquérante. Sous les pinceaux de Combas, ces récits rejoignent la bande dessinée et se trouvent réduits à une suite de combats sanglants. Le peintre en démystifie ainsi la grandeur classique pour n'en garder que l'horreur. *F.A.*

Enée conquiert Rome, 1988

HENRI CUECO

1929, Uzerche (Corrèze)

Rattachée au mouvement de la Nouvelle Figuration, la peinture d'Henri Cueco s'est depuis développée au fil de différentes séries. Toutes ont en commun une volonté d'interroger la fonction et la signification de l'image, de même qu'elles s'attachent à analyser et mettre en évidence les constituants de la peinture elle-même : figure, composition, couleur, plans. Beaucoup de ses œuvres se présentent comme des énumérations de détails et d'éléments qui couvrent la surface de la toile. Ces amas sont en lien avec l'une des passions de l'artiste : la collection. Chez lui, cette activité naît d'un refus, celui de jeter. Il s'entoure ainsi d'objets dont il n'a pas le cœur de se séparer. Les peintures qui représentent cette accumulation s'apparentent à une forme de recensement de ces choses sans fonction. *Babioles* est ainsi un hommage aux rebus et à l'inutile. Un sujet qui contraste avec la noblesse et le monumental qui caractérisent la tapisserie qui lui sert de support. *F.A.*

Babioles, 2003

STÉPHANE COUTURIER

1957, Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine)

Stéphane Couturier s'attache à révéler l'environnement urbain dans toute sa complexité, dans la diversité de ses structures. Il propose des vues frontales et de grand format de chantiers, d'intérieurs d'usine ou de façades d'architecture. *Paris La Défense* montre des fenêtres d'une tour qui tracent un quadrillage géométrique et qui semblent s'organiser comme une surface autonome, détachée du bâtiment. Sa photographie révèle aussi bien la pureté d'un plan architectural que l'enchevêtrement de structures urbaines, témoignant des différentes strates de construction, comme le rappelle le titre de sa première série *Archéologie urbaine. D.L.S.*

FRANÇOIS CURLET

1967, Paris

François Curlet place ses œuvres sous le signe d'un humour grinçant et du détournement ludique. Il pioche dans le quotidien, la publicité et l'économie, la culture populaire et scientifique, les objets et les images qui constituent son vocabulaire artistique. Ses œuvres sont le résultat d'une superposition improbable de genres qui repose sur des jeux de mots ou de sens et qui révèle les contradictions du monde moderne tout en perturbant nos habitudes de perception et de consommation. *Immobile* évoque le décor d'une salle d'attente sous la forme d'une plante verte dont les feuilles ont été remplacées par des tickets portant tous le même chiffre. La progression de l'attente est rendue impossible et la sculpture se fait l'instrument de cette aberration. Chez François Curlet, l'agencement d'objets connus devient ainsi le moyen d'entrevoir une part occultée de la réalité, d'en pointer les absurdités et d'attiser la curiosité et l'imaginaire du spectateur. *R.B.*

Immobile, 1998

MARTIN CREED

1968, Wakefield (Royaume-Uni)

Dans son travail, Martin Creed privilégie des matériaux simples, plusieurs de ses œuvres prennent la forme de mots ou de phrases. À chacune d'entre elles, il donne un numéro et leur titre sont l'exacte description de ce qu'elles sont. Par ce protocole, il refuse de hiérarchiser et de transcender son travail. Il se présente de fait comme un producteur et détache de la figure de l'artiste la part romantique du créateur inspiré. Avec humour, Martin Creed relit l'art conceptuel qu'il tourne en dérision. Ainsi *Work No.335: Things* pourrait s'apparenter à elle toute seule à la définition la plus courte et la plus universelle de ce qu'est l'art. Elle est aussi la reprise d'une des stratégies des artistes qui tentèrent de dépasser la matérialité de l'œuvre d'art et qui consistait à exposer des mots ou des phrases. Le fait qu'elle prenne la forme d'un néon clignotant tel qu'on en trouve dans les devantures de magasins achève ce jeu sur le paradoxe qui sépare la production artistique de la production de biens. *F.A.*

Work No.335: Things, 2004

BERNARD DEJONGHE

1942, Chantilly (Oise)

Bernard Dejonghe mène une recherche autour des matériaux, verre, porcelaine, grès, ou simples pierres qu'il fait cuire et taille dans des formes géométriques : le minéral se trouve ainsi à l'orée d'une méditation, d'un monde intérieur et imaginaire. *Paroles du silence* est composé de huit blocs égrenés sur une même ligne à la façon de mots ou de syllabes dans une phrase que l'on se figurerait presque être « géologique ». *D.L.S.*

Objet-sculpture Paroles du silence, 1981

CHRISTINE CROZAT

1952, Lyon (Rhône)

De 1993 à 2000, Christine Crozat trouve dans les paysages qu'elle traverse régulièrement en TGV les sujets de ses dessins et de ses photographies. Ses œuvres sont marquées par une réflexion sur l'espace et le temps qui fragmentent sa perception des choses, du monde et du corps. Elle propose ainsi les morceaux que sa mémoire enregistre, préférant suggérer un instant poétique que de donner à voir une totalité. Chez elle, le corps constitue une véritable source d'inspiration comme en témoignent les portraits photographiques de pieds de ses amis ou les sculptures de dents qu'elle réalise en céramique. Elle s'inspire du quotidien qu'elle rend à la fois mystérieux, inquiétant et amusant. *R.B.*

Sans titre, 2001-2002

THOMAS DEMAND

1964, Munich (République fédérale d'Allemagne)

Thomas Demand tente d'abolir les traditionnelles distinctions entre fiction et réalité : il sélectionne une image déjà existante dans les médias, les livres ou ses propres archives, l'examine minutieusement pour reconstituer une maquette en carton qu'il photographie. *Zimmer* est tiré d'une photographie de la chambre d'hôtel où Ron Hubbard, le fondateur de la secte de scientologie, aurait écrit un de ses ouvrages, *Dianetics*, reconnu à présent comme un manifeste. L'étrangeté de ce lieu totalement recréé nous renvoie alors à notre fascination face aux documents, révélant une réalité parfois fantasmée. *D.L.S.*

Zimmer (Chambre), 1996

François Curlet
Immobile, 1998
Courtesy Galerie Le Sous-sol, Paris
© photo : CNAP



MARCEL DINAHET

1943, Plouigneau (Finistère)

La mer est au cœur des préoccupations de Marcel Dinahet. Dans ses premières sculptures, il reproduit des formes laissées par les mollusques dans le sable et abandonne aux flots de petites statuette en coquillages. C'est pour témoigner de ses disparitions qu'il commence à utiliser la vidéo, abandonnant progressivement le volume pour l'image bidimensionnelle. La caméra devient l'outil pour décrire un littoral, le point de contact entre la terre et la mer. Enfermée dans une capsule, elle dérive sur l'eau, oscillant comme un corps, filmant tantôt l'eau tantôt la côte et ses constructions humaines. Bien qu'une impression de mal de mer puisse naître de ce va-et-vient entre les deux mondes, il émane des vidéos de Marcel Dinahet et des photographies qui en dérivent, une véritable poésie. *R.B.*

Le Royal, 2000

SAM DURANT

1961, Seattle (États-Unis)

Portant un regard vif sur l'histoire sociale des États-Unis, Sam Durant en dénonce les aberrations et les parts occultées. Pour mettre en lumière son propos, il se tourne vers la typologie du monument qui a comme caractéristique d'avoir vocation à commémorer et à interpeller la société. Huey Newton est, avec Bobby Seale, le fondateur du Black Panther Party for Self Defense, une organisation politique révolutionnaire qui, dans les années 1970, prônait des principes d'autodéfense de la population noire américaine contre l'oppression policière. Le siège que Sam Durant propose comme élément de commémoration est celui dans lequel Huey Newton s'est fait photographe en combattant révolutionnaire, accompagné d'un fusil et d'une lance africaine. Le lieu qu'il propose pour l'implanter est le palais de justice d'Oakland où Newton fut condamné pour le meurtre d'un policier. Sam Durant évoque ainsi une histoire effacée de son pays et dénonce la façon dont celle-ci est construite. *F.A.*

Proposal for a Monument of Huey Newton at Alameda County Courthouse, Oakland, CA, 2004

MARK DION

1961, New Bedford (États-Unis)

Mark Dion examine, au travers d'installations, de dessins ou de sculptures, notre rapport aux sciences et à la nature. L'artiste questionne les différents codes visuels et idéologiques qui formatent notre connaissance des choses : outils pédagogiques dédiés aux sciences naturelles, collection taxinomique des musées, ou même encore rangée de trophées de chasse. Pour *Souvenirs entomologiques*, une armoire ancienne propose un éventail d'outils nécessaires aux chercheurs : ouvrage, planches d'insectes, bocaux... toute une panoplie allant de l'inventaire au savoir. *D.L.S.*

Souvenirs entomologiques, 1997

ERRÓ (GUDMUNDUR GUDMUNDSSON)

1932, Olafsvik (Islande)

Peintre d'origine islandaise, Gudmundur Gudmundsson prend le nom d'Erró lorsqu'il s'installe en France en 1958. Grand collectionneur d'images, il en accumule de toutes sortes et de toutes provenances pour composer ses peintures. Il les assemble, souvent avec humour, dans des tableaux où se côtoient des personnages de bandes dessinées, des stars de cinéma ou des personnages politiques. On y lit une critique acerbe d'un monde parcouru par une violence sans limites, une consommation érigée en doxa et une érotisation mercantile. Dans cet univers, qui oscille entre fascination et horreur, interviennent parfois des icônes de l'histoire de l'art, comme c'est le cas pour *Leger Comic's* où les figures tubistes du célèbre peintre côtoient celles de cow-boys. En mettant au même niveau ces images de registres différents, Erró nous invite à reconsidérer notre appréhension de la culture et des distinctions qui la façonnent. *F.A.*

Leger Comic's, 1984

JULIEN DISCRIT

1978, Epernay (Marne)

Julien Discrit s'intéresse aux images latentes, rémanentes, à tout ce qui rend compte de l'épaisseur de notre perception, quand celle-ci est empreinte de rêve, de mémoire, de projection dans le futur. C'est pourquoi les paysages ou les territoires inconnus apparaissent dans son travail pareils à des écrans vierges pour la conscience. *Infra-mine*, terme emprunté à Marcel Duchamp, désigne le passage discret d'une dimension à une autre, comme on glisse d'une face à l'autre du ruban de Moebius sans s'en apercevoir. Dans la sculpture en résine transparente, le dessin du relief en a marqué tout autant le creux et apparaît comme tel selon le point de vue que l'on adopte. *D.L.S.*

Infra-mine (Mont-Blanc), 2006

BERNARD FAUCON

1950, Apt (Vaucluse)

Bernard Faucon, par des images obtenues suite à des mises en scène réalisées en séries, explore des univers oniriques, merveilleux où se devinent parfois la mélancolie et le désenchantement. Une de ses séries, *Chambres d'or* (1987-89) regroupe des photographies au format carré, découvrant des pièces closes. Les corps sommeillants dans ces chambres se sont évanouis, laissant des bouquets de fleurs. Leur éclat dialogue avec la couleur des murs, rappelant ce que l'artiste appelle « l'ineffable palpitation de ce qui est ». *D.L.S.*

Le bouquet de Babé, 1987

La chambre d'or, 1987

PETER DOWNSBROUGH

1940, New Brunswick (États-Unis)

Depuis le début des années 1970, Peter Downsbrough propose des œuvres dépouillées et minimalistes où se croisent les enjeux de l'art conceptuel et de l'art concret. Il réalise des installations qui jouent sur la configuration des espaces où elles s'insèrent, qu'il s'agisse de la page d'un livre, d'un lieu d'exposition ou de l'espace urbain. Les mots sont un élément fondamental de son travail et lui permettent de mettre en place des petits jeux sémantiques. Ils sont choisis en fonction de leur signification, qui doit être suffisamment large et ouverte. Il les divise ensuite comme pour en faire jaillir un sens découvert à nouveau, comme pour la première fois. *Stable* est en cela exemplaire : le mot est découpé horizontalement et légèrement décalé, comme s'il glissait sur le côté. Une bande adhésive relie la dernière lettre à un tube métallique, qui donne l'illusion de soutenir le mot, jouant ainsi avec humour sur son sens. *R.B.*

Stable, 1999

RICHARD FAUGUET

1963, La Châtre (Indre)

Ludique, l'œuvre de Richard Fauquet s'appuie sur le détournement d'objets du quotidien et sur l'association d'idées. Proche du bricolage, elle fait appel à des formes et des matériaux hétérogènes. Il se refuse tout interdit qui pourrait cloisonner sa pratique. Il pioche dans la réalité des éléments qu'il transforme, associe ou tourne en dérision. En se défendant de tout esprit de sérieux, il donne à ses œuvres l'aspect de calembours visuels qui jouent sur l'effet de surprise du spectateur. Quand Richard Fauquet invoque l'histoire de l'art, c'est toujours avec irrévérence, dans le but avoué de confronter les formes consacrées par l'institution et le bon goût à leurs avatars les plus triviaux. Il réalise ainsi des silhouettes autocollantes reprenant les œuvres marquantes de l'histoire de la sculpture, qu'il désacralise en les faisant passer du statut d'icônes à celui de frise décorative. Il propose une sorte de musée idéal passé à la moulinette de la culture domestique. *R.B.*

Sans titre, 1996-2004

Bernard Faucon
Le bouquet de Babé, 1987
© photo: Bernard Faucon/CNAP



JAKOB GAUTEL ET JASON KARAINDROS

1965, Karlsruhe (République fédérale d'Allemagne) – 1963, Athènes (Grèce)
Jakob Gautel et Jason Karaindros collaborent ensemble tout en continuant de mener chacun leur propre travail. *Détecteur d'anges* consiste en une ampoule déposée dans une cloche de verre qui s'allume lorsque le silence s'installe dans la pièce. Elle répond à l'expression *Un ange passe* où, gêné par l'absence de paroles, une personne de l'assemblée brise le silence. Mais ce dispositif, lui, ne l'interrompt pas, il le souligne d'une présence lumineuse et le transforme en instant poétique. *D.L.S.*

Détecteur d'anges, 1992/1997

NICOLAS HÉRUBEL

1959, Rouen (Seine-Maritime)
Nicolas Hérubel réalise des installations d'objets hétéroclites issus du quotidien. Il les isole de leurs contextes habituels et les soustrait à leurs fonctions et leurs usages, pour explorer leurs potentiels métaphoriques. En associant différents éléments, il propose des saynètes qui ont pour ambition de redéfinir leurs identités et de créer un univers autonome et narratif. Il met en forme des moments et des mouvements suspendus qui gardent en mémoire la présence d'un corps désormais disparu. Ses œuvres se présentent comme les décors d'une fiction que le spectateur peut investir par son imagination ou tenter de déterminer. Les objets inanimés qu'il expose semblent en effet attendre qu'on leur insuffle une âme. *R.B.*

Dispositif n°5 : Grands Travaux, 1991

KONSTANTIN GRIC

1965, Munich (République fédérale d'Allemagne)
Konstantin Gric est un designer allemand internationalement reconnu. Il est considéré comme l'un des designers les plus doués de sa génération. Son travail est influencé par les arts plastiques, notamment par le minimalisme et il ne cache pas son admiration pour Carl Andre ou Dan Flavin. Ainsi il revendique le fonctionnalisme des objets qu'il crée, qu'ils s'agissent de chaises ou de lampes, privilégiant les formes simples et pures. Sa pratique du design est marquée par une beauté épurée et directe, au service de l'utile et de l'efficace. Il porte une attention particulière aux petites choses du quotidien et de la vie pratique comme en témoigne *Escabeau Step*. *R.B.*

EscabeauStep, 1995

GARY HILL

Gary Hill, 1951 à Santa Monica, (Californie)
Sculpteur de formation, Gary Hill est l'un des pionniers et des artistes majeurs de l'art vidéo, qu'il met généralement en scène sous forme d'installations dans lesquelles se combinent l'image, son mode de diffusion et sa mise en espace. Le corps, maltraité ou fragmenté, est au centre de ses préoccupations. Il crée des espaces d'interprétation où le spectateur, pris dans une expérience physique et sensorielle, devient le témoin du renvoi permanent de l'image au langage. L'image dialogue avec la parole et l'écrit, cherchant à leur donner du sens de manière physique, presque primitive. Avec *Core Serie: Glasses*, il dispose verticalement deux télévisions à la manière d'un livre ouvert sur un monde intérieur, mettant le spectateur à l'épreuve d'une perception corporelle proche de l'envoûtement ou de l'hypnose. *R.B.*

Core Series: Glasses, 1991

YVES GRENET

1960, Lyon (Rhône)
Déplacer notre environnement quotidien vers un territoire étrange, telle semble être la vocation des œuvres d'Yves Grenet. Prenant la forme d'objets les plus communs, ses œuvres s'avèrent colonisées par la destruction et la disparition. Leurs fonctions originelles laissent place à des matériaux organiques en pleine décomposition. Son travail dévoile le irrévocable disparition que les produits de décoration tentent habituellement de masquer. Ainsi ce mannequin de plastique aux mains coupées, une fois coiffé d'une tête de loup acquiert une stature macabre. Son apparence qui rappelle certaines représentations égyptiennes laisse planer un mysticisme bien éloigné de la nature naïve d'un simple objet de vitrine. Confronté à cette ambiguïté, le spectateur est invité à un mouvement d'aller-retour entre l'attraction chatoyante d'un objet de désir et la répulsion d'éléments morbides. *F.A.*

Loup-garou amputé à la lame blanche, 2003

MARIE-ANGE GUILLEMINOT

1960, Saint-Germain-en-Laye (Yvelines)
Depuis les années 1990, Marie-Ange Guilleminot pratique un art où l'objet occupe une place centrale. Souvent extrait du quotidien, il est sublimé par l'artiste qui lui confère des qualités nouvelles. Elle le transforme et le place souvent comme médiateur entre elle et son public. La manipulation est primordiale en tant qu'acte de partage et de modification. Le corps est le lieu d'échanges autant anatomiques que physiques, c'est par lui que passe la relation aux autres et au monde. Elle a réalisé plusieurs robes qui sont toutes à ses mesures. Souvent d'une grande neutralité, elles s'apparentent à des enveloppes qui laissent apparaître certaines spécificités anatomiques de leur propriétaire. L'une répertorie toutes ses grains de beauté, l'autre est brodée d'un nombril factice. La robe blanche que l'artiste portait pour son voyage entre Saint-Maur et Saint-Gallen est lestée de plomb, elle pèse huit kilos. Elle est le seul témoin de ce que l'artiste a vécu pendant ce déplacement au cours duquel elle fût accompagnée par un homme à l'aéroport, puis accueillie par un autre à son arrivée. *F.A.*

*La Robe de mariée
Voyage de Saint-Maur à
Saint-Gallen, 8 juin 1994*



Marie-Ange Guilleminot
La robe de mariée, 1994
© photo: Y.Chenot, Paris /CNAP

CARSTEN HOLLER

De ses études scientifiques, Carsten Holler a gardé une approche expérimentale du réel. Tout son travail consiste en effet à proposer des situations dans lesquelles les perceptions des spectateurs sont troublées, leur offrant une approche renouvelée de leur environnement. En utilisant la science comme un matériau artistique, il trouble nos certitudes et nous plonge dans un univers de confusion. *Expedition Equipment* est un ensemble d'ustensiles qui offrent à son utilisateur la possibilité de transformer n'importe quelle promenade en expérience paradoxale. Chacun de ces outils permet de modifier la perception, qu'elle soit physique ou psychologique et propose l'un après l'autre de renouveler notre appréhension du monde. Par ces expérimentations, c'est une autre interaction avec notre environnement quotidien que nous propose l'artiste qui par là même dissout la notion d'un savoir figé et pérenne. *F.A.*

Expedition Equipment

CHRISTIAN JACCARD

1939, Fontenay sous bois (Val de Marne)
Christian Jaccard réinvente le geste pictural en utilisant des objets naturels (plantes, insectes), rubans ou cordes, à la place du pinceau. Ces outils, comme il les désigne, laissent une trace sur la toile après avoir été trempés dans la peinture. *Troncs* explore une question qui sous-tend toute son œuvre : le nœud. Les touches noires sur des socles blancs se tiennent à la croisée de nombreux matériaux – bronze, fer, coton et acrylique – comme les nœuds où s'enchevêtrent les énergies. *D.L.S.*

Troncs, 1996-1997

REBECCA HORN

1944, Michelstadt (Allemagne)
À vingt ans, Rebecca Horn s'intoxique en manipulant de la fibre de verre et passe un an dans un sanatorium pour soigner une infection pulmonaire. Cette expérience de la maladie et de la solitude a une répercussion majeure dans son travail dont les thèmes abordent le corps et les moyens d'entrer en communication avec l'autre. Dans l'esprit du Body Art, elle réalise des performances et des vidéos où le corps est affublé d'appendices qui prolongent sa tête ou ses doigts. Elle développe ensuite des machines, des sculptures mécaniques en mouvement, utilisant notamment des plumes d'oiseaux pour évoquer l'intimité et la sensualité d'une joute amoureuse. Elle crée des automates comme *Hydra Piano* qui repose, par le balancement généré par un moteur, sur le léger va-et-vient d'un produit toxique comme le mercure. L'œuvre fonctionne à la fois sur la surprise provoquée par un dispositif poétique et sur la proximité d'un danger potentiel. *R.B.*

Hydra Piano, 1988

JACQUES JULIEN

1967, Lons-le-Saunier (Jura)
Jacques Julien s'inspire d'un univers *a priori* très éloigné de l'art, de son histoire et de ses références habituelles, celui du sport. Son intérêt pour la peinture abstraite, le minimalisme et la facétie le pousse à se réapproprier des formes issues du football ou du basket comme le but, la géométrie du terrain ou le panier et son panneau. Cet emprunt ne découle pas d'une passion particulière pour le sport, mais témoigne plutôt de sa volonté de plonger dans un monde inconnu, comme s'il parlait une langue étrangère, afin d'installer une forme d'étrangeté qui révèle que l'art reste toujours à définir. Selon Jacques Julien, le rôle de l'artiste est de jouer avec les frontières de l'art et de les dépasser le cœur léger. Avec un humour mélancolique, il détourne les structures connues du sport en jouant sur leur fonction ou en leur donnant vie. Avec *Substitute*, un panier de basket se retrouve dans la situation d'un joueur assis sur le banc de touche, dans un esprit proche des cartoons. *R.B.*

Substitute, 2000

RONI HORN

1955, New York (États-Unis)
Au travers de médiums variés (installation, dessins, photographies), Roni Horn élabore un travail qui sollicite l'imaginaire et la participation du spectateur. Pour *Still Water*, elle photographie la surface changeante de l'eau comme si ces fluctuations avaient été le miroir de l'humeur changeante d'une personne. *D.L.S.*

Still Water (The River Thames for Example), 1997/1999

JACQUES KAUFMANN

1954, Casablanca (Maroc)
Jacques Kaufmann interroge la genèse de la forme. Pour lui, le geste de l'artiste sait capter l'énergie des matériaux, l'exalter, engageant une circulation, un dialogue entre le corps et l'œuvre. Pour *Mémoires minérales*, Jacques Kaufmann a disposé sept éléments d'ardoise au sol à la manière d'un compositeur écrivant une partition musicale : les pierres sont les notes, les humeurs, peut-être les souvenirs, tandis que les vides paraissent être les silences, la respiration. *D.L.S.*

Mémoires minérales, 2001-2002

IFP

Information Fiction Publicité, groupe fondé en 1983
IFP est une agence artistique (monté en 1983) par trois artistes français, Jean-François Brun, Dominique Pasqualini et Philippe Thomas. Les trois lettres IFP reprennent les initiales des mots « Information », « Fiction », « Publicité », trois rôles remplis par l'image dans l'espace public. En montrant un morceau de ciel bleu dans les enseignes lumineuses ou les panneaux publicitaires, IFP nous invite à ne plus regarder l'image, son contenu, mais à considérer son support, sa position dans l'espace, comment celui-ci oriente notre regard et notre parcours. Dans *Le Recul du temps*, vingt et un strapontins sont accrochés au mur, inversant la place du spectateur et celle de l'image, incitant à prendre en compte le point de vue adopté dans la lecture de toute image. *D.L.S.*

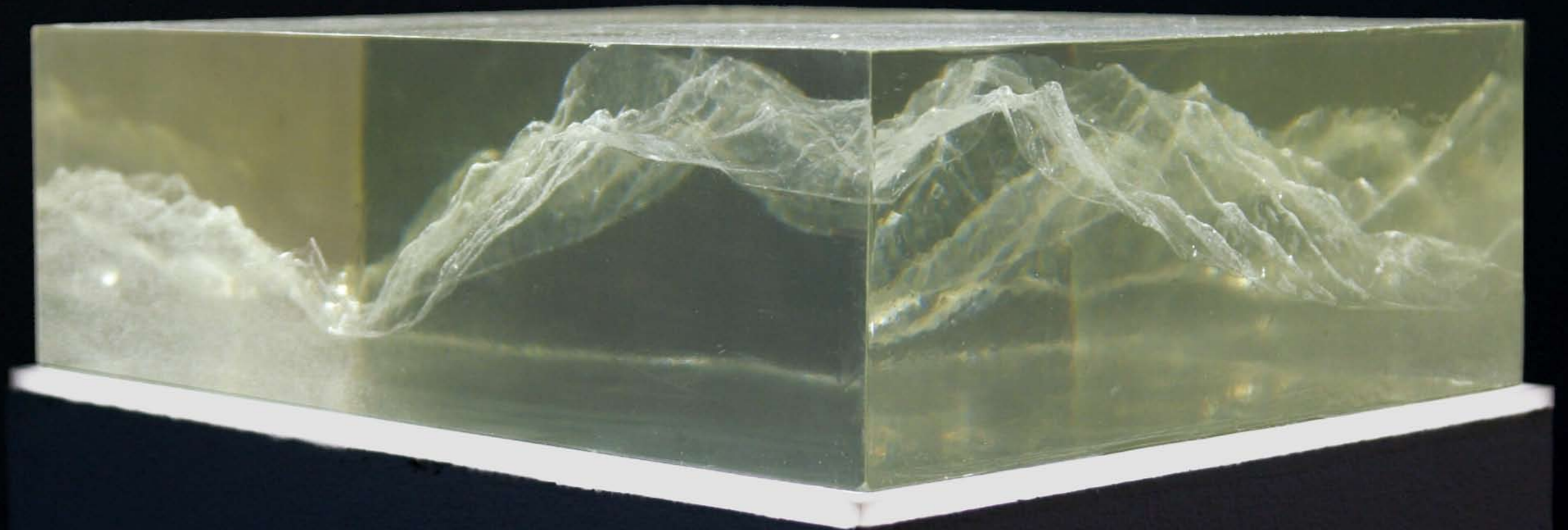
Le recul du temps, 1987

ON KAWARA

1932, Kariya (Japon)
L'œuvre d'On Kawara se compose avec le passage du temps. Ses réalisations forment la trace de l'existence de leur auteur duquel elles sont indissociables. Son œuvre se résume ainsi à une action protocolaire : compter les jours. Derrière la sécheresse de cette proposition, on perçoit l'engagement et l'implication qu'elle nécessite. Dans les douze livres que constituent *I Met*, l'artiste a noté le nom de chacune des personnes qu'il a rencontrées entre le 10 mai 1968 et le 17 septembre 1979. Si l'on peut y lire une épuration maximale de l'œuvre en tant que production d'un artiste, on comprendra également l'investissement qu'elle nécessite et l'importance de rester vivant pour qu'elle prenne corps. *F.A.*

I Met, 2004

Julien Discrit
Inframince, 2006
Courtesy galerie ACDC, Brest
© photo : CNAP



Marcel Dinahet
Sans titre (n°12), 2000
Courtesy galerie le Sous-sol
© photo : CNAP





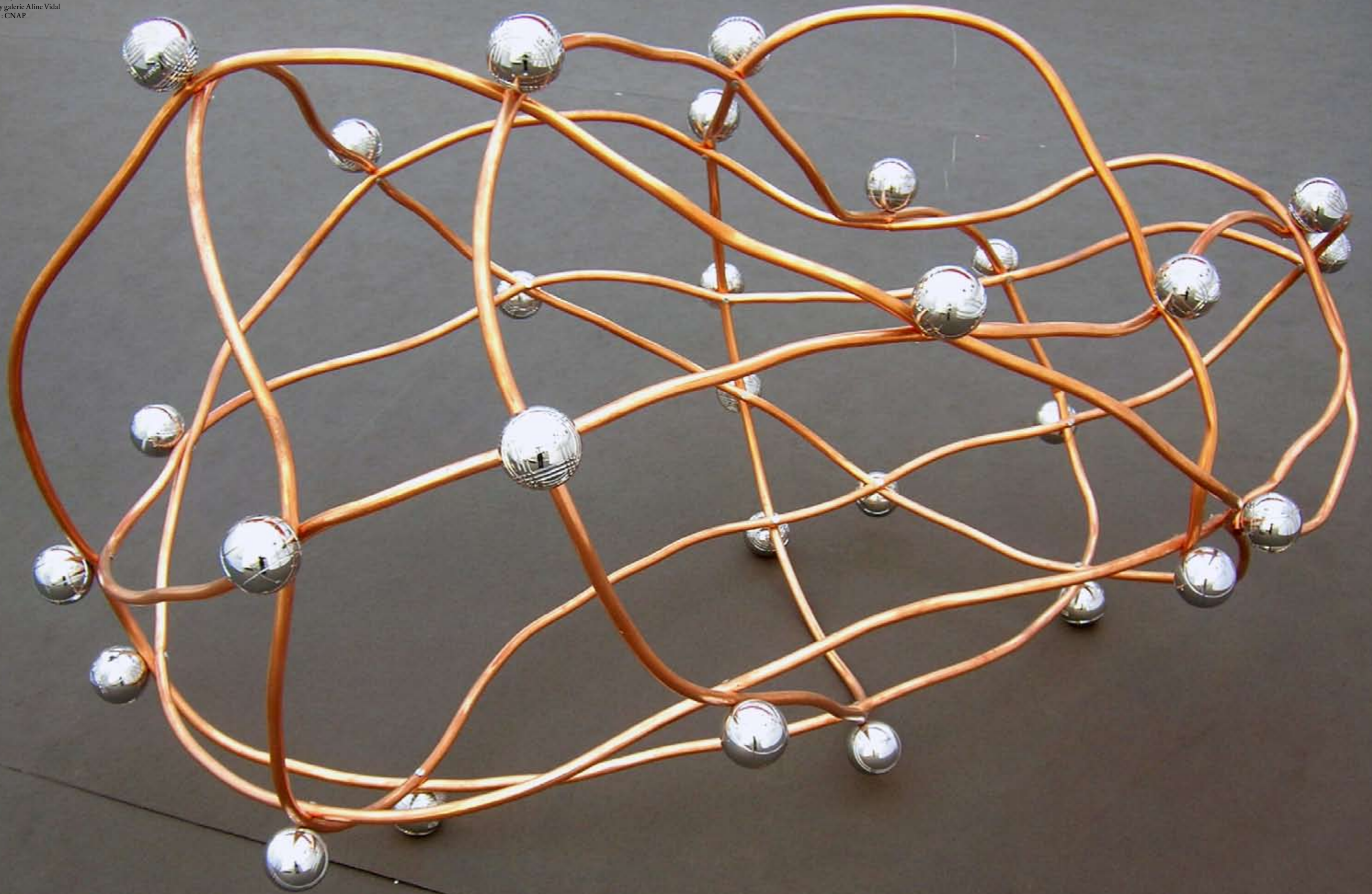
Cindy Sherman
Soupière Madame de Pompadour Ne Poison 1990
2000-389 (1)
Courtesy Artes Magnus, New-York
© photo: CNAP



Rachel Whiteread
Untitled (Air Bed), 1993
Courtesy Galerie Claire Burrus
© photo: CNAP

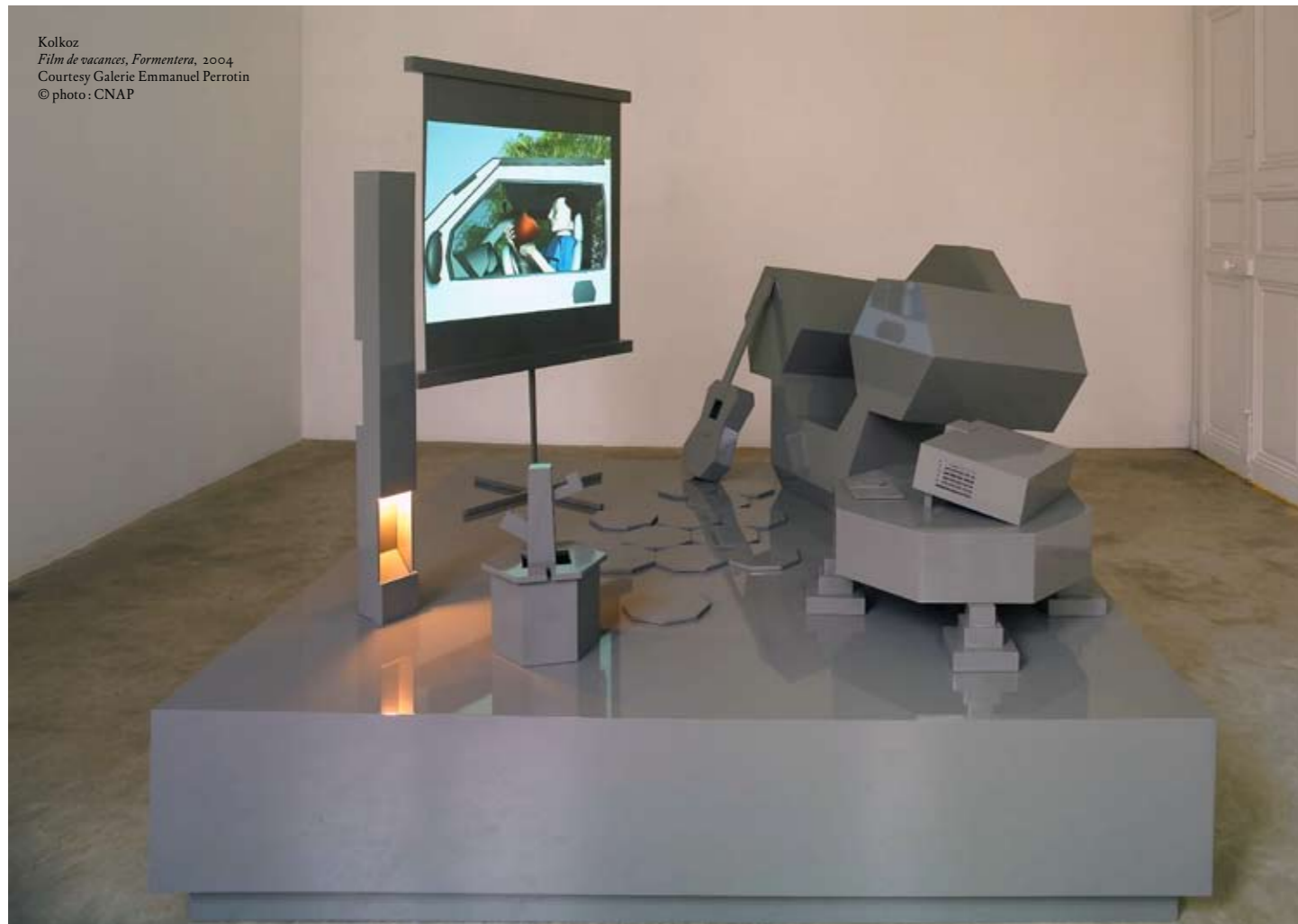


Didier Trénet
Patatosphère, 2006
Courtesy galerie Aline Vidal
© photo : CNAP



Xavier Veilhan
Sans titre (les policiers), 1993
Vue de l'exposition « French Collection « Mamco », Genève
© photo: I. Kalkkinen, Genève/CNAP





Kolkosz
Film de vacances, Formentera, 2004
 Courtesy Galerie Emmanuel Perrotin
 © photo : CNAP

MIKE KELLEY

1954, Détroit (États-Unis)
 Mike Kelley a très tôt nourri un intérêt pour les pratiques populaires telles que la bande dessinée, le rock et la contre-culture. Les codes culturels qui ritualisent ces sous-cultures sont largement intégrés dans son œuvre qui s'alimente d'une imagerie volontairement vulgaire et régressive. Poussés à l'extrême, les signes de l'abondance et de la surconsommation produisent une réflexion sur la société contemporaine et particulièrement celle d'Amérique du Nord. À force de surenchère, la vulgarité y est dépassée produisant un pastiche de l'abondance. Le *Spread-Eagle* est, en héraldique, un aigle aux ailes déployées. Utilisé comme adjectif, ce mot décrit un chauvin américain. Cette sculpture informe incrustée des objets les plus triviaux nous apparaît ainsi comme le symbole d'une nation ayant perdue toute sa splendeur et croulant sous le poids de ses biens, seules motivations de sa croissance. *F.A.*

Spread-Eagle, 2000

ALAIN KIRILI

1946, Paris
 Alain Kirili crée des sculptures abstraites et monumentales qui évoquent l'énergie et la sensualité du corps. Il utilise des matières brutes comme le fer et l'aluminium qu'il forge lui-même et dont il extrait des formes verticales et élancées qui s'inspirent de la silhouette humaine. Il modèle également des terres cuites dont l'intériorité renvoie cette fois à la féminité. Ses œuvres ne sont cependant jamais figuratives et le corps n'est abordé que de manière métaphorique. Elles sont plutôt à envisager comme des signes qui ponctuent l'espace. D'un côté, Alain Kirili a subi l'influence d'Auguste Rodin pour son traitement de la sensualité et de l'érotisme et, de l'autre, celle du modernisme de la sculpture américaine des années 1950-60. Les volumes d'Alain Kirili sont le résultat d'un corps à corps avec la matière, qui passe par une exécution rapide où chaque geste est décisif et maîtrisé. *R.B.*

Hawkeye I, 1983

KOLKOZ

Kolkosz est un duo d'artistes formé par Benjamin Moreau et Samuel Boutruche. Ils détournent les technologies de leur fonction initiale pour développer une réflexion sur l'esthétique de l'image numérique. Par exemple, *Film de vacances* se compose d'un étrange plateau regroupant des éléments de mobilier d'un salon hi-tech et un écran. Ce dernier diffuse leur film de vacances remodelisé en 3D. Ces séquences banales, traduites avec une technologie de pointe, apportent une confusion entre souvenirs et jeu vidéo, entre le monde réel et virtuel. *D.L.S.*

Film de vacances, Formentera de la série : Film de vacances, 2004

EMMANUEL LAGARRIGUE

1972, Strasbourg (Bas-Rhin)
 Dans ses installations où se mêlent sensations visuelles et sonores, Emmanuel Lagarrigue propose une expérience poétique. La grâce des câbles, les sons, les voix et la lumière composent une sculpture perceptible autant par l'ouïe que par la vue. Fascinant le spectateur qu'elles plongent dans un univers sensuel, elles entretiennent avec lui une relation puissante et envoiement. *F.A.*

With Memory We Feed the Time Back, 2006

BERTRAND LAVIER

1949, Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or)
 Avec malice, Bertrand Lavier interroge la nature de l'œuvre d'art en introduisant dans le lieu d'exposition des objets industrialisés soustraits au quotidien, remettant à la fois en question le statut de l'œuvre et celui de l'objet détourné. Si sa pratique peut parfois être associée à celle du ready-made chère à Duchamp, il n'hésite pas à agir directement sur les objets sur lesquels s'est portée son attention. Il recouvre notamment, en reprenant fidèlement leurs couleurs d'origine, des pianos, des voitures, des perceuses d'une épaisse couche de peinture, peignant ainsi littéralement la réalité. Sa qualité de peintre se double de celle d'un sculpteur qui combine des objets sans liens apparents, dans le but de leur donner une valeur qu'il n'aurait pas tout seul. Associé à un coffre-fort, un frigidaire acquiert ainsi une identité nouvelle. Avec *Walt Disney Productions*, il donne vie aux œuvres du musée dans lequel Mickey mène l'enquête dans une bande dessinée de 1948, mettant ainsi en avant la vision de l'art moderne du dessinateur. *R.B.*

Walt Disney Productions, 1947-1995, 1995

GUILLAUME LEBLON

1971, Lille (Nord)
 Guillaume Leblon développe des installations ou des environnements épurés, dépourvus de toutes ornementsations superflues. Le sentimentalisme est en apparence évacué au profit d'un formalisme qui vide les symboles de leur sens. Ses œuvres se présentent comme des récits fragmentés qui résistent à l'évidence de l'interprétation. Elles constituent en fait les indices d'une enquête qui permettrait, par le biais de références au minimalisme ou à l'architecture moderniste, d'entrevoir mentalement les contours d'un univers plus complexe que ce qui nous est montré. Ses installations évoquent la trace et le souvenir dans des jeux de pleins et de vides, d'apparitions et de disparitions. Il s'intéresse également aux matières organiques comme l'arbre ou la glaise et aux phénomènes naturels comme la foudre ou la fumée, ce qui lui permet de faire rentrer subtilement la nature et le monde extérieur dans l'espace clos de l'exposition. *R.B.*

Landscape n°1, 2003-2004

SHERRIE LEVINE

1947, Hazleton (États-Unis)
 Sherrie Levine dévoile, dès les années 1980, les limites troubles entre notre perception de l'œuvre d'art et sa représentation dans les livres. Dans *After Degas*, Sherrie Levine reprend cinq peintures célèbres de l'artiste dans une technique prise au XIX^e siècle pour la préparation des tableaux, la lithographie. Dans *Larger Crate Table and Crystal New Born*, elle associe à la copie d'une table de Rietveld une copie en cristal d'une sculpture de Brancusi. Ces œuvres majeures des XIX^e et XX^e siècles sont reproduites fidèlement, introduisant le doute entre original et copie. Ce doute est né avec l'art moderne au début du XX^e siècle : l'image n'est plus unique, car la photographie peut en assurer sa reproduction technique. *D.L.S.*

Large Crate Table and Crystal New Born, 1993-1994

FRÉDÉRIQUE LOUTZ

1974, Sarreguemines (Moselle)
 Au fil de ses peintures, Frédérique Loutz développe un univers qui navigue entre féerie et absurde dans lequel se côtoient différents éléments issus du quotidien. Ses œuvres sont peuplées de personnages populaires comme des poupées ou des personnages de cirque. Mais derrière la naïveté apparente de ces sujets transparait une atmosphère étrange. Dans *Bleu, blanc, rouge*, une sympathique poupée semble flotter dans un espace onirique prêt à basculer dans l'horreur. La présence de figures étranges apparemment en pleine mutation dévoile un univers enfantin qui oscille entre le bien et le mal. *F.A.*

Bleu, blanc, rouge, 2004

YURI LEIDERMAN

1963, Odessa (U.R.S.S.)
 Le monde de Yuri Leiderman est fait de connexions et de mises en rapports improbables. Il se compose et se décompose au contact de champs aussi divers que la science, la littérature, la philosophie et peut être parsemé d'histoires personnelles. Les lois qui le gouvernent semblent impénétrables. Énigmatiques, elles n'en sont pas moins rigoureuses, mais produites par un esprit dont la rationalité nous est étrangère. Ainsi au fil de ses associations, l'artiste analyse les hasards de la vie tout en mettant en doute les capacités d'interprétation de ses spectateurs. Ceux-ci doivent s'ouvrir à cette science de l'improbable. Les portraits d'esquimaux dessinés aux murs pour *Les Noms des électrons 2 (Wagnériens Esquimaux)* sont parés de tatouages de cuivre. Dans leurs oreilles des haut-parleurs diffusent la voix de l'artiste chantant *Le Vaisseau fantôme* de Wagner, le but de l'expérience étant que le son, par un phénomène électrique, allume des ampoules. Yuri Leiderman démontre ainsi sa capacité à prouver des faits dont la nécessité reste à inventer. *F.A.*

Les Noms des électrons 2 (Wagnériens Esquimaux), 1999-2000

CLAUDE LÉVÊQUE

1953, Nevers (Nièvre)
 Le travail de Claude Lévêque se caractérise par la création d'espaces chargés d'une atmosphère angoissante. La plupart du temps, ses installations sont pensées en réponse au lieu qu'elles investissent entièrement. Il immerge ainsi le spectateur dans une ambiance créée par l'assemblage d'objets ordinaires, d'éclairages et parfois de sons. Ces œuvres révèlent la brutalité du quotidien dans des mises en scènes où se côtoient fascination et répulsion. À partir de la moitié des années 1980, Claude Lévêque réalise plusieurs œuvres dans lesquelles il utilise des meubles standardisés. Il y compose de petites saynètes qui se revendiquent plus d'une histoire personnelle et dans lesquelles s'intègre un élément qui deviendra récurrent dans son travail : de courtes phrases qui indiquent un état d'esprit ou un mot d'ordre. Dans cette opposition, entre la nature normative des supports et les tentatives d'individualisation s'écrit le dégoût d'une société rationalisée. *F.A.*

Sans titre La Peur du vide, 1987

ANNA MALAGRIDA

1970, Barcelone (Espagne)
 Anna Malagrida s'intéresse aux limites entre espace privé et public, entre le monde intime et extérieur. La série *Intérieurs* regroupe elle-même deux séries, constituées séparément mais montrées ensemble. D'une part, elle photographie la façade d'un immeuble à la tombée de la nuit, transformant le spectateur en voyeur. De l'autre, elle dévoile des portraits dans des scènes d'intérieur. La fenêtre apparaît ici semblable à la photographie où se mêlent le désir de l'artiste de voir et la réalité extérieure. *D.L.S.*

Juergen y Elise, 2001 La Maasajista, 2002 Mujer entre Cortinas, 2002

PIERRE MALPHETTES

1970, Paris
 Au fil de ses différentes installations, Pierre Malphettes construit un univers où l'irrationnel se pare de poésie. À partir des éléments banals qu'il manipule, il nous propose de renouveler notre expérience du quotidien. Pour réaliser *La Mouette et le Container*, l'artiste a découpé un container pour le remonter dans le lieu d'exposition. Ces objets qui décoorent tous les ports du monde sont porteurs d'une invitation au voyage. En leur faisant subir un autre type de déplacement, Pierre Malphettes les entraîne dans un monde gouverné par une logique qui nous est inconnue. On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'une mouette, issue du même environnement, soit ici présente sous la forme d'un néon. *F.A.*

La Mouette et le Container, 2004

MAN RAY (EMMANUEL RADNITZKY)

1890, Philadelphie (États-Unis) - 1976, Paris

Les objets réalisés par Man Ray à partir du début des années 1910 fonctionnent sur les mêmes principes que le collage. L'artiste compose par la juxtaposition de différents éléments hétérogènes. De ces combinaisons inattendues naît l'étrange. Cette transformation du quotidien en un monde imprévisible fera quelques années plus tard fortune chez les surréalistes. Bien souvent chez Man Ray, l'utilisation d'un objet ou d'un autre provient d'un rapport au langage. Il fait des jeux de mots avec des objets dans une surenchère exponentielle qui finit par créer sa propre logique. Cette création d'une poésie du langage sera également au cœur du projet surréaliste. Ces objets avaient un statut particulier dans la production de Man Ray. Ils étaient principalement privés. Rarement exposés et même conservés, ils étaient faits comme des blagues pour des amis ou pour le temps d'une photographie. D'autres étaient quotidiennement utilisés par Man Ray dans son atelier où la frontière entre œuvre et mobilier était ténue. À propos de ce miroir qui nous renvoie notre propre image et à nos origines, Man Ray dit aimer une expression d'André Breton : « *Je voudrais devenir un grand transparent* ». *F.A.*

Les Grands Trans-Parents, 1971

PIERRE MERCIER

1946, Mercus-Garrabet (Ariège)

Pierre Mercier questionne l'espace de la sculpture. Est-il déterminé par la subjectivité du regard ? Est-il objectif ? La série *Les Mineurs* présente des photographies de sculptures qui ont été remodelées par anamorphose lors du tirage. Pierre Mercier fait pivoter doucement le négatif sous l'objectif immobile de l'agrandisseur tout en préservant la continuité des contours. C'est comme si la photographie obtenue donnait une image déformée de la sculpture, comme si on la montrait simultanément sous différents angles. Elle devient presque une représentation mentale que l'on peut avoir de la sculpture en la parcourant. *D.L.S.*

ÉTIENNE MARTIN

Etienne Martin, 1913, Loriol (Drome)

L'œuvre d'Etienne Martin est marquée par son histoire personnelle, son enfance et sa famille. Il sculpte d'abord le bois et la pierre, qu'il sélectionne en fonction de leur apparence anthropomorphique, avant de travailler le métal ou le tissu, sans chercher à s'imposer un style définitif. Au début des années 1950, il réalise ses premières œuvres à caractère autobiographique, liées aux souvenirs de sa mère et de sa maison d'enfance à Loriol, qu'il appelle les *Demeures*. *L'Escalier* fait partie de cette série. Il s'agit d'une structure faite d'enchevêtrements de pleins et de vides que le regard pénètre et parcourt et qui évoque une forme organique ou un arbre. Les couleurs et les lettres désignent les pièces et les éléments de la maison que l'escalier desservait tandis que les cubes évoquent des moments de sa vie, comme sa naissance ou son retour de captivité. Cette sculpture fonctionne comme un plan d'architecture sentimentale en trois dimensions. *R.B.*

L'Escalier, 1983

MARIO MERZ

Au début des années 1960 en Italie, Mario Merz abandonne la peinture et devient l'une des figures emblématiques de l'Arte Povera, qui se présente moins comme un mouvement que comme une attitude. Il s'agit de défier l'industrie culturelle qui se met en place dans ces années-là et de proposer une alternative à la société de consommation et au modèle américain. Sur le mode de la guérilla, leur engagement politique se traduit artistiquement par l'utilisation de matière sans qualités et sur la mise en avant du processus de création plutôt que sur celle de l'œuvre achevée. Mario Merz réalise notamment des igloos qu'il perçoit à la fois comme abri, maison et métaphore du monde. Il confronte des matières organiques à des produits industriels comme le néon, s'inscrivant ainsi dans une réflexion sur la dialectique entre nature et culture. Les mathématiques et la géométrie, avec la spirale, le cône et la suite de Fibonacci, tiennent également une place cruciale dans cette tentative de renouer le dialogue entre la nature et l'histoire. *R.B.*

Cono, 1986

RAYMOND MASON

1922, Birmingham (Royaume-Uni)

Après des débuts de peintre, Raymond Mason entame rapidement un travail de relief gravé qui lui permet d'évoquer avec plus d'efficacité un espace et une action. Dans les années 1960, il s'affirme véritablement comme sculpteur, développant alors de grandes scènes qui apparaissent comme des extraits de notre réalité quotidienne. Le titre même de cette œuvre évoque un départ et la fin d'une époque, celle où Paris accueillait en son centre le grand marché des Halles. Avec cette sculpture, Mason rend hommage à ce peuple dont la disparition se lie à celle d'un Paris populaire. Peinte, elle tend le plus possible à restituer la vie foisonnante du quartier disparu. L'artiste allie la sympathie joviale des personnages qui animent ce cortège à la tristesse du départ. L'un des objectifs affirmés de son travail et de composer une action la plus vivante et réaliste possible. *F.A.*

Le Départ des fruits et des légumes du cœur de Paris, le 28 février 1969, 1969-1971

FRANÇOIS MONCHATRE

1928, Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres)

Au début des années 1960, François Monchatre côtoie Arman, César et Jean Tinguely. Il partage avec ce dernier le goût des sculptures animées. Il réalise en effet des machines poétiques qui entraînent le spectateur dans un monde imaginaire. Il fabrique des sortes de totems à l'ornementation minutieuse et foisonnante voués au rêve. Ses sculptures se caractérisent par leur inutilité, par une absurdité et une naïveté qui évoquent autant les principes du monde industriel que les petits mécanismes qu'il construisait enfant. Ses œuvres fonctionnent comme les caricatures d'une société qui se prend trop au sérieux. *R.B.*

Le Propulseur à oreilles

MATHIEU MERCIER

1970, Conflans Sainte Honorine (Yvelines)

Mathieu Mercier est un des artistes les plus prometteurs de la jeune création française, ce qui lui a valu d'être le lauréat du prix Marcel Duchamp en 2003. Ses œuvres, souvent sobres et peu spectaculaires, mettent en avant les points communs esthétiques entre l'art et la société de consommation. Elles utilisent des codes visuels employés par les grandes marques, qui empruntent elles-mêmes leurs références à l'histoire de l'art. Elles doivent autant au logo de L'Oréal qu'à la peinture de Mondrian, à Ikea qu'aux avant-gardes historiques. Il interroge ainsi l'utopie moderniste d'intégrer l'art à la vie et montre comment ce projet a abouti à une récupération consumériste et marketing. La stratégie de Mathieu Mercier relève du bricolage, qu'il conçoit comme le contre-modèle de la standardisation des goûts qu'impose l'industrie. Entre travail et loisir, cette métaphore subversive de la tâche de l'artiste lui permet d'aborder les notions d'original et de copie. *R.B.*

Fils électriques

THIERRY MOUILLÉ

1962, Poitiers (Vienne)

Thierry Mouillé manipule les objets pour en transposer la signification. Selon leur mise en scène, ils se parent de diverses définitions. Chez lui, l'imaginaire permet d'intervenir sur le réel et dans les lois imposées de la physique et de la culture. L'artiste tend ainsi à remettre en cause nos propres limites de préhension du monde. Avec *Cage*, il offre à un objet une caractéristique proprement humaine : le dédoublement de personnalité. Cette cage est bien unique, autant par son titre au singulier que par sa forme. Pourtant, elle est visuellement doublée. Elle entretient avec elle-même un rapport d'engendrement étrange et terrifiant. *F.A.*

Cage, 2004

Jean-Michel Othoniel
Colonne pour la place Colette, 1999 © photo : CNAF



NICOLAS MOULIN

1970, Paris

Composant un vocabulaire ancré dans les cauchemars de la science-fiction, Nicolas Moulin utilise différents médiums pour composer des fictions à partir d'éléments réels. Il plaque ainsi nos terreurs phantasmées sur notre existence quotidienne. *Novomond* est une série de photographies qui décrivent des volumes géométriques ayant l'apparence d'images de synthèse. Pourtant, il s'agit bien d'images d'architecture dont les apparences abstraites ne nous laissent aucun indice quant à la localisation de ces bâtiments. Elles ont été prises dans des complexes architecturaux de différents pays. Nicolas Moulin nous présente un monde inquiétant où tout est identique, un monde qui se recycle lui-même ne nous laissant aucune chance de lui échapper. *F.A.*

Novomond, 1994-1999

YAN PEI-MING

1960, Shanghai

Yan Pei-Ming peint essentiellement des portraits, visages anonymes ou personnages politiques comme Mao Tsé-toung. Lorsqu'il expose *108 Brigands*, une série d'une centaine de portraits d'hommes alignés aléatoirement ensemble, Yan Pei-Ming cherche à exalter la présence physique des visages. Les tons contrastés effacent la particularité des traits et des identités pour révéler quelque chose d'universel, d'archétypal. Mais la rapidité d'exécution, proche de la calligraphie chinoise, montre une image en acte, un portrait restitué par le corps de l'artiste et devenu autonome, libéré des dispositifs de propagande, comme son portrait de Mao, devenant pour Yan Pei-Ming un « anti-portrait ». *D.L.S.*

108 Brigands, 1994/1995

ANTONI MUNTADAS

1942, Barcelone (Espagne)

Antoni Muntadas est un artiste multimédia qui pratique aussi bien la vidéo que la sculpture. Il est parmi les premiers à utiliser dans ses installations la télévision et, plus tard, à monter des projets en lien avec internet. Très politique, son travail repose sur la constitution d'archives. Il crée des dispositifs à partir des documents collectés qui constituent une enquête critique du pouvoir, cherchant à mettre à jour les failles de l'histoire et du discours dominant. En 1994, il lance un projet d'archives sur la censure, encore aujourd'hui activé sur internet. Si, en tant qu'artiste, il est l'initiateur d'idées, il en abandonne le contrôle et l'autorité, laissant à chacun l'occasion de se les approprier. *Haute Culture* est composée d'une bascule animée qui supporte à chaque extrémité un écran diffusant, pour l'un, des images prises dans un musée et, pour l'autre, une vue d'un escalator de centre commercial. L'œuvre est présente en même temps dans les deux lieux filmés, associant des espaces en apparence opposés. Il cherche ainsi à nouer un dialogue entre cultures populaire et savante, considérées comme les deux facettes d'une même société. *R.B.*

Haute Culture II, 1984-1985

JEAN-MICHEL OTHONIEL

1964, Saint-Etienne (Loire)

Inspiré par l'Arte Povera et le minimalisme, Jean-Michel Othoniel se fait connaître en réalisant des sculptures en souffre, cire et plomb, expérimentant les possibilités de matériaux sensibles aux mutations. Si au cours des années 1980, il investit des domaines aussi variés que le dessin, la sculpture ou la vidéo, c'est son travail sur le verre qui reste le plus marquant. Il y retrouve son goût pour la transformation, pour le passage de l'état liquide de la matière à sa forme solide. Il collabore avec les verriers de Murano, près de Venise, pour réaliser des colliers géants de perles de verre, qu'il agence comme une décoration dans l'espace public ou dans le lieu d'exposition. Des œuvres comme le *Bateau de larmes* évoquent le voyage comme une autre forme de passage. Empreintes d'une certaine nostalgie, elles représentent la mise en forme de petites histoires intimes ou inventées, qui confèrent à son travail une aura féérique et bienveillante. En 1999, il implante son univers en plein cœur de Paris en transformant la station de métro Palais Royal- Musée du Louvre, Place Colette, en un *Kiosque des noctambules* tout en rondeur et transparence. *R.B.*

Colonne pour la place Colette, 1999

MARTIN PARR

1952, Epsom (Royaume-Uni)

Martin Parr est un photographe célèbre pour ses portraits ironiques de la société britannique. Réactualisant la posture du documentaire, il a su, au fil de multiples séries, capter l'humour de différents types de situations, allant du voyage à la consommation en passant par les relations sociales typiques du monde contemporain. Souvent ambigus, ses clichés posent sur ses concitoyens un regard qui navigue entre admiration et détestation. *Signs of the Times* est un projet d'émission télévisuelle de la BBC sur les goûts des anglais en terme de décoration d'intérieur. Elle fut suivie par Martin Parr et donna le matériau de son premier livre. Il y traque la complexité de l'expression sociale qui se construit au travers de l'agencement des foyers britanniques. C'est le cas avec cette photographie accompagnée d'un commentaire du propriétaire qui annonce vouloir donner à sa maison la présence d'un manoir. *F.A.*

We wanted a cottagey stately home kind of feel, 1990-1991

JAVIER PEREZ

1968, Bilbao, Espagne

Javier Perez travaille autour de la question du corps. Ses œuvres, qui se présentent sous la forme de sculptures, d'installations, de dessins, de photographies ou de vidéos, suggèrent la présence d'un corps symbolique dans les tensions entre les matériaux mis en place. Pour *Hibrido*, un lourd tronc d'arbre doté de crins de cheval est suspendu dans la salle et évoque un animal mort. S'opère une métamorphose du végétal en animal : les branches qui se déploient, la verticale des cordes et des crins, tissent entre elles un système d'analogies qui apparaît semblable à la circulation d'un souffle vital entre artères, nerf et veines. *D.L.S.*

BERNARD PLOSSU

1945, Da Lat (Vietnam) - ?

Bernard Plossu a su capter de ses nombreux voyages au travers le monde des images laissant surgir une sensation. La série *Marseille* propose des vues nocturnes de cette ville portuaire où se croisent hommes et marchandises. Par la simplicité des lignes de force, par un léger tremblé des lumières ou la délicatesse d'un détail, les photographies font appel à l'expérience corporelle du regard, éveillent nos sens et nous installent dans la solitude de la nuit. L'instant de la prise de vue n'est pas « décisif » comme pour Henri Cartier-Bresson, mais doit générer une sensualité, une fluidité, proche du mouvement de la vie lui-même. *D.L.S.*

Marseille, 2005

HUGUES REIP

1964, Cannes (Alpes-Maritimes)

Les œuvres d'Hugues Reip prennent des formes aussi diverses que des accumulations d'objets, des dessins, des maquettes. Elles jouent souvent d'une forme de mise en scène et composent un univers d'énergie, de dynamisme et de mouvement. *White Spirit* est une farandole de dessins naïfs découpés dans du carton. Leurs mouvements, accompagnés par des projecteurs, composent sur les murs alentour une danse tragi-comique. Ils semblent prendre vie dans un espace à mi-distance entre la fiction et la réalité. Car c'est sur cette frontière que se situent les œuvres d'Hugues Reip toujours prêtes à révéler la part de fantôme qui nous construit et nous entoure. *F.A.*

White Spirit, 2005

DENIS ROCHE

1937, Paris

Denis Roche est photographe et écrivain. Son œuvre photographique est présentée dans des livres et des expositions. L'écriture et l'image n'ont de cesse, chez lui, de se croiser, de s'articuler, de s'enrichir l'une l'autre, de tisser entre réalité et fiction un espace privilégié, de constituer un dispositif qui capte tout autant le mouvement de la vie que son arrêt. Les dates titrant ses images, *30 juillet 1978* ou *20 février 1985*, se retrouvent ainsi à la charnière entre autobiographie et réflexion sur un acte photographique pensé, comme morsure du temps dans l'espace. *D.L.S.*

30 juillet 1978, Merida, Mexique, 'Las Palomas'
30 juillet 1978

DANIEL POMMEREULLE

1937, Sceaux (Hauts-de-Seine) - 2003, Paris

Daniel Pommereulle fut révélé en 1965 dans l'exposition *Objeteurs* organisée par le critique Alain Jouffroy. Celui-ci y présentait plusieurs artistes proposant un nouveau rapport aux objets tels que Jean-Pierre Raynaud, Daniel Spoerri, Daniel Pommereulle, Tetsumi Kudo et Arman qui à leur façon ouvraient une des portes vers la pratique de l'installation. Chez Daniel Pommereulle, les objets sont mis en espace comme l'expression d'une dramaturgie mentale. Ils portent l'expression d'une révolte face aux événements politiques qui l'entourent. En 1967, celui-ci fait plusieurs plans de machines de torture dont la plupart resteront à l'état de plans. Parmi ceux qu'il a réalisés, on compte *Tobogan*. Les dimensions importantes de cette statuaire la place du côté du monument. C'est d'histoire dont il est ici question. Une histoire qui à l'issue de sa glissade vers le bas n'échappera pas au couperet qui l'attend en fin de course. Une vision tragique et pleine d'aigreur qui exprime les tourments de l'artiste face au monde qu'il habite. *F.A.*

Tobogan, 1974

GEORGE ROHNER

1913, Paris - 2000, Lannion

(Côtes-d'Armor) 1913, Paris - 2000, Lannion (Côtes-d'Armor) Si bon nombre de ses peintures s'approchent d'atmosphères surréalistes, George Rohner n'a jamais fait partie de ce groupe. Le seul qu'il ait rejoint, celui des Forces Nouvelles, était moins à la recherche d'une nouveauté avant-gardiste qu'à celle d'un renouvellement de la richesse historique de la peinture française. En effet, l'artiste ne cache pas son admiration pour la tradition de son pays : George de La Tour, David, Ingres ou Corot. Pourtant ce classicisme semble hanté par une réflexion sur la peinture elle-même. Rohner voue par ailleurs une grande admiration à la géométrie froide de Mondrian. Ainsi, ses compositions semblent souvent soutenues par une structuration très construite. La description des objets représentés semble prête à basculer dans l'abstraction. Dans ses peintures, le réel est épuré jusqu'au signe. *La Draperie grise* s'apparente ainsi autant à une tentative de représentation du volume qu'à un jeu de formes monochromes. *F.A.*

La Draperie grise, 1995

PABLO REINOSO

1955, Buenos Aires (Argentine)

Pablo Reinoso mène de front une carrière de sculpteur et de designer. Il dessine notamment des flacons de parfums, des lignes de cosmétique et du mobilier pour de grandes marques. Ces deux pratiques se croisent pour mieux s'enrichir. Son travail de plasticien est en effet marqué par les formes du design qu'il s'amuse à détourner, écartant la fonction d'un objet pour en transformer la structure avec poésie et humour. Avec la série *Thonetando*, il déstructure un modèle historique du design : la chaise *Thonet n°14*, si fréquente dans les bistrot d'antan. Ce meuble est également le premier à être produit industriellement et massivement, ce qui permet à Pablo Reinoso d'y introduire une part d'artisanat et de personnalité en réalisant des modèles uniques vidés de leur utilité et transformés en sculpture. *R.B.*

TH 14 05, 2005

TAKAKO SAITO

1929, Sabae-Shi (Japon)

Takako Saito est une artiste affiliée à Fluxus, un mouvement qui s'inspirait de l'esprit Dada et de l'influence de John Cage pour rejeter avec humour la notion d'œuvre d'art et sa finitude, lui préférant le hasard et le flux. Dans le travail de Takako Saito, l'échange occupe une place importante. Dans certaines de ses œuvres, les spectateurs sont invités à participer à la réalisation. Takako Saito possédait une enveloppe contenant différents documents ayant appartenu à George Brecht sur laquelle était écrit « *5 ounces from the Brecht Archives* ». Ces documents sont ici mélangés à des œuvres de Takako Saito et présentés dans de petites vitrines. L'artiste compose ainsi une histoire parcellaire où la notion d'authenticité est évacuée. *F.A.*

A part of 5 ounces from the Brecht Archives, 1998



ERIK SAMAKH

1959, Saint-Georges-de-Didonne

(Charente-Maritime)

Erik Samakh allie les phénomènes naturels qu’il capte et enregistre (sons ou images) à une technologie de pointe, afin de réconcilier nature et culture dans l’esthétique de son œuvre et dans la découverte que fait le spectateur de nouvelles formes, de nouveaux points de vue sur les choses. Pour *Plasma 03*, des peaux de lézards sont filmés selon une échelle macrophotographique, évoquant tout autant l’apparence granuleuse d’un écran plasma. *D.L.S.*

Plasma 03

Lézard Vert n°1, 2007

Plasma 03

Lézard Vert n°1, 2007

Plasma 03

PIERRICK SORIN 1960, Nantes (Loire-Atlantique) Pierrick Sorin réalise de petites vidéos, les« autofilmages », dans lesquelles il se met en scène dans des situations absurdes. Il y dévoile des instants intimes de sa vie sous forme de narrations naïves qui rappellent le cinéma burlesque de Buster Keaton. Il s’invente un personnage d’anti-héros qui subit, désabusé, les petits tracas du quotidien. À partir de 1995, il met en place une sorte de théâtre holographique en projetant une image filmée dans un petit décor fait avec des moyens rudimentaires. Pour *L’Homme fatigué*, il réalise la maquette en volume d’une chambre sordide dans laquelle il fait évoluer l’image de son personnage. Par des procédés simples, mais surprenants et attachants, il retrouve la magie des premiers jeux optiques du XIX^e siècle et du cinéma des origines. Bien qu’hilarantes, ces vidéos révèlent la solitude d’un homme épuisé par ses échecs personnels. *R.B.*

L’Homme fatigué, 1997

FRANCK SCURTI

1965, Lyon

Franck Scurti utilise aussi bien la sculpture et la vidéo que l’installation ou le ready-made. Il refuse de s’enfermer dans un style qui serait identifiable comme le logo d’une marque. Son intérêt se porte sur« *les éléments déjà socialisés* », que lui fournissent les médias d’information et la culture contemporaine. Il ne produit pas à proprement parler des formes, mais utilise des objets qui ont déjà une identité, porteurs d’un sens assimilé par le plus grand nombre. Son rôle consiste à les charger d’un récit nouveau en lien avec l’histoire de l’art. Si Franck Scurti n’a pas l’intention de rejeter le monde dans lequel il vit, si la réalité est sa matière première, cette stratégie lui permet de mettre en place de microscopiques actes de résistance. L’humour est également un élément fondamental de son travail comme en témoigne cette sculpture publique déjà taguée qui intègre dans sa conception sa dégradation et sa réappropriation par le public. *R.B.*

What is Public Sculpture?

Argent, 2007

JÉSUS RAFAEL SOTO 1923, Ciudad Bolívar (Venezuela) - 2005, Paris Nourri d’art abstrait, Jésus Rafael Soto cherche à donner à la peinture une impression de mouvements en développant des séries de jeux visuels et d’effets optiques, ce qu’il appelle la« quatrième dimension ». En cela, il est l’une des figures emblématiques de l’Op Art et de l’art cinétique aux côtés de Bridget Riley ou de Victor Vasarely. Il crée des œuvres dont les formes géométriques s’appliquent à tromper le regard et à provoquer une illusion de vibration, d’ondulation ou de gonflement. En entrelaçant des lignes ou en accumulant des trames de couleurs différentes, il donne l’impression au spectateur que l’œuvre évolue sous ses yeux, qu’elle est dotée d’une vie propre faite de va-et-vient incessants. Qu’il réalise des peintures, des volumes ou des installations dans l’espace public, il s’attache à perturber nos réflexes de perception et à introduire physiquement en art la notion d’énergie. *R.B.*

Sans titre, 1985

ANTONIO SEGUI

1934, Córdoba (Argentine)

Le thème récurrent des œuvres d’Antonio Segui est celui de la ville et surtout des individus qui la peuplent. Devenus semblables aux métropoles qu’ils habitent, ces personnages semblent mécanisés. Malgré leur nombre, ils nous apparaissent isolés, leurs regards se fuient les uns les autres. Aucune interaction ne semble les animer. Ces portraits sinistres de notre urbanité ne sont pourtant pas dénués d’un humour et d’un penchant pour l’autodérision. Par sa forme, la peinture de Segui prend en effet un tour ludique. Ainsi dans *Despartar de une ciudad* peint sur du papier journal, les visages des personnages sont remplacés par des photographies de presse. En utilisant ces images de nature reproductible, le peintre représente une foule composée non pas de singularités, mais d’individus interchangeables et reproductibles. *F.A.*

Despartar de une ciudad, 2002

Despartar de una ciudad

HAIM STEINBACH 1944, Rehovot (Israël) - 2003, New York (États-Unis) Dans la majeure partie de ses œuvres, Haim Steinbach expose des étagères. Ces meubles, qui n’ont comme seul but que de présenter des objets, sont mis en avant en tant qu’élément indispensable à la fétichisation. En tant qu’outils de présentation, ils sont le pilier de son analyse des choses qui nous entourent. L’artiste décortique ainsi les connotations sociales et culturelles que véhiculent les objets et anodins, il fait le portrait de notre conditionnement sociétal. Ainsi en plaçant côte à côte une chaise pour apprendre la propreté et un banc d’école, il nous plonge dans les modalités de la discipline qui s’opère dès l’enfance. Hain Steinbach dévoile la façon dont le mobilier est porteur d’une normalisation des comportements. *F.A.*

Untitled (Pottychair, Schoolbench), 1988

CINDY SHERMAN

1954, Glen Ridge (États-Unis)

Cindy Sherman se met en scène dans des photographies où elle incarne différents stéréotypes sociaux et culturels de la femme. Starlette du cinéma des années 1950, ménagère ou figure de peintures classiques, elle fait valoir l’identité des personnages dans les codes picturaux qui les rendent ostensibles. Ainsi dans *Soupière Madame de Pompadour* se retrouve-t-elle à la place de la marquise dans le style rococo des effigies du pouvoir monarchique. *D.L.S.*

Soupière Madame de Pompadour Née Poisson (1721-1764), 1990

Soupière Madame de Pompadour Née Poisson (1721-1764), 1990

Soupière Madame de Pompadour Née Poisson (1721-1764), 1990

HIROSHI SUGIMOTO 1948, Tokyo (Japon) Hiroshi Sugimoto travaille principalement le noir et blanc dans des compositions épurées et minimalistes. Sa série *Interior Theaters* l’amène à photographier l’intérieur de théâtres reconvertis en salles de cinéma, laissant l’objectif ouvert durant tout le temps de la séance. La photographie laisse apparaître un écran d’un blanc intense, les images du film et des spectateurs ayant disparu comte tenu du temps très long de l’exposition. Ainsi, sous l’œil de l’appareil, tout ce qui est en mouvement s’efface au profit du règne contrasté de l’obscurité et de la lumière. *D.L.S.*

*Palms Detroit de la série : Interior Theaters*198, 1980

*Palms Detroit de la série : Interior Theaters*198, 1980

TAKIS

1925, Athènes (Grèce)

Takis fait reposer son œuvre sur l’utilisation d’énergies immatérielles comme le magnétisme, le son, la lumière ou les forces atmosphériques. Sa sculpture cinétique défie la gravité terrestre. *Electromagnétique*, selon les termes de l’artiste« *vitalise un espace* » et fait intervenir un électro-aimant. Ce dernier fait osciller une sphère autour de l’axe auquel elle est suspendue, rappelant les corps célestes. *D.L.S.*

Electromagnétique, 1959/1967

Electromagnétique, 1959/1967

Electromagnétique, 1959/1967

JOËLLE TUERLINCKX 1958, Bruxelles (Belgique) Joëlle Tuerlinckx réalise des installations qui transforment l’espace d’exposition en un lieu de recherche, à la fois laboratoire scientifique et salle d’archives. Ses œuvres cherchent avant tout à dialoguer avec le musée et sa configuration architecturale, historique et culturelle. Ses expositions ne paraissent pas abouties, car elles rendent compte d’un travail en cours qui accumule et réactive une série d’objets, de jeux de lumière, de films, qui lui permettent d’infiltrer et de se fondre progressivement dans un lieu. Elle crée ainsi des récits incomplets qui perturbent les modes de perceptions habituels. Avec *Flasbvision*, elle dirige vers le spectateur un flash, qui imprime pendant quelques instants une tâche sur sa rétine. Elle propose au visiteur de ses expositions une expérience sensorielle qui le met à contribution physiquement et non plus dans un rapport distancié aux œuvres. *R.B.*

Flasbvision, 1997

JEAN-FRANÇOIS TEXIER

1970, Saintes (Charente-Maritime)

Jean-François Texier fait passer des objets de leur dimension symbolique ou fonctionnelle à une dimension plus prosaïque, voire littérale : la sculpture d’art pompier devient simple pompier, le père Noël reçoit des cadeaux et se révèle finalement n’être qu’un homme. Pour *Yukettes*, un Yuka voit ses feuilles habillées d’une quarantaine d’éléments tricotés en laine, comme de petites chaussettes le protégeant du froid, accentuant ainsi le caractère domestique de cette plante d’intérieur. *D.L.S.*

Yukettes, 2006

Yukettes, 2006

Yukettes, 2006

TUNGA (ANTONIO JOSE DE BARROS CARVALHO) 1952, Palmares (Brésil) Né Antonio Jose De Barros Carvalho, Tunga est une figure importante de l’art contemporain brésilien. Dans sa pratique multiforme, les puissances de l’inconscient et du refoulé se mêlent à des références mystérieuses et aux mythologies d’Amérique du Sud. La présence du corps est souvent métaphorisée dans ces œuvres où les formes portent la trace d’un processus. Si ces assemblages prennent parfois une apparence monstrueuse, ils semblent également prêts à une ultime transformation. C’est le cas de cette *Tresse émue* qui s’éloigne du caractère habituellement figé de la sculpture. Chargée d’une portée magique, elle est aussi le signe d’une libération de la forme, une allégorie de la création. *F.A.*

Tresse émue, 1985, juin 1998

Tresse émue, 1985, juin 1998

DIDIER TRENET

1965, Beaune (Côte-d’Or)

Didier Tretet consigne consciencieusement dans des cahiers d’écoliers des dessins qu’il élabore avec virtuosité et compulsion et qui constituent un catalogue de formes et d’idées. D’apparence classique, ces œuvres tissent des liens avec l’histoire de l’art, notamment celle du XVIII^e siècle, pour tenter des transpositions dans un langage artistique contemporain. Ses dessins sont, par exemple, exposés sous forme de photocopies, interrogeant ainsi les notions d’original et de copie. Ses sculptures prolongent souvent ses questions liées au dessin. *Patatosphère* constitue une galaxie de points, d’atomes reliés les uns aux autres par des segments de cuivre dont la forme générale évoque une pomme de terre. Il applique ainsi avec ironie des phénomènes physiques et géométriques sur une forme aussi simple qu’une patate. *R.B.*

Patatosphère, 2006

Patatosphère, 2006

PATRICK VAN CAECKENBERGH 1960, Alost (Belgique) D’aspect bricolé, les œuvres de Patrick Van Caeckenbergh s’inspirent des sciences pour mettre en place des systèmes de classifications. Il développe une mythologie personnelle qui compose les différents degrés d’une généalogie inventée. Les œuvres fonctionnent les unes par rapport aux autres alimentant, chacune à leur manière, l’histoire fantaisiste que tisse progressivement l’artiste. Certaines rappellent la maison ou l’habitacle d’animaux comme la tortue ou le coquillage. En les prenant comme modèle de lieu de vie, il les associe à une fonction, les transformant, par exemple, en landau. Depuis, il semble avoir trouvé à la campagne une tranquillité heureuse comme en témoigne *Le Confiturier*. Cet assemblage de marmites empilées évoque un conduit de cheminée supporté par des échasses. Son caractère rustique est renforcé par une image d’arbres en fleurs. *R.B.*

Le Confiturier, 1999

Sans titre, 1999

DIDIER TRENET

Le travail de Didier Tretet prend sa source dans les dessins de l’artiste. Composés de minutieuses arabesques et d’écritures en plein et déliés, ils reprennent la facture besogneuse et envolée des œuvres graphiques du XVIII^e siècle. Mais ces apparences sont détournées par l’artiste qui peut y faire intervenir des poireaux, des poulets ou des pénis. C’est souvent de ces dessins que naissent ses installations qui gardent un lien avec leurs références. Ainsi nombre d’entre elles sont nommées des *Études*. *Étude pour le triomphe de l’amour* en est un exemple. Comme son titre l’indique, elle aussi se présente avec grandiloquence tout en étant composée d’objets des plus triviaux. C’est dans ce passage du grand style au banal que se déclare l’humour irrévérencieux de Didier Tretet. *F.A.*

Étude pour le triomphe de l’amour, 1996-1997

Hommage au François Boucher, 1996

Patatosphère, 2006

Patatosphère, 2006

Patatosphère, 2006

Patatosphère, 2006

BERNAR VENET

1941, Château-Arnoux (Alpes-de-Haute-Provence)

Bernar Venet commence sa carrière au début des années 1960 en exposant des tableaux enduits de goudron et une sculpture composée de charbon déversé sur le sol. Il conçoit alors le noir comme « *le rejet de la communication facile* ». Son penchant pour l'abstraction, les mathématiques et l'expérimentation le mène vers l'art conceptuel. Il s'installe à New York où il s'offre une période de réflexion durant laquelle il arrête toutes activités artistiques pendant six ans, se consacrant uniquement à l'enseignement. Il fait son retour en 1976 hanté par les variations infinies qu'offre la ligne. Il produit alors des sculptures monumentales en acier Corten de *Lignes indéterminées*, où la torsion, la courbe et l'arc de cercle tiennent une place déterminante. Si la première série des *Lignes* évacuait la subjectivité et le geste de l'artiste, les plus récentes suggèrent une maîtrise moins totale du matériau, laissant d'avantage place à l'aléatoire et au désordre. *R.B.*

Combinaison aléatoire de lignes, 1993

ISABELLE WALDBERG

1911, Ober-Stammheim (Suisse) - 1990, Chartres (Eure-et-Loir)

Isabelle Waldberg est une sculptrice née en Suisse. En 1936, elle s'installe à Paris où elle étudie la sociologie à la Sorbonne. Aux États-Unis, où elle séjourne pendant la seconde guerre mondiale, elle rencontre André Breton, Max Ernst et Marcel Duchamp et s'implique avec son époux, l'essayiste Michel Waldberg, dans le mouvement surréaliste. Son travail s'inspire en partie de l'art africain et indien et développe une représentation non-figurative. Elle porte son intérêt sur la mise en espace de ses sculptures et sur les relations symboliques qu'elles tissent avec l'architecture ou le lieu d'exposition. *R.B.*

Palais vers 1947

FRANÇOISE VERGIER

1952, Grignan (Drôme)

Françoise Vergier réalise des dessins et de sculptures-objets en céramique ou terre cuite émaillée qui questionnent son rapport à la nature, à l'histoire et aux mythes. Certaines de ses œuvres évoquent le paysage par leurs formes et leurs titres. Elles sont un mélange de pratiques traditionnelles comme la poterie et de préoccupations contemporaines liées à l'actualité. Françoise Vergier cherche ainsi à réconcilier l'art et la nature. *Le Vent du nord dit : « Pense »* fait partie de la série *Les Têtes* qui puise dans les mythologies et les savoirs archaïques les possibilités d'une énergie créatrice centrée sur la terre. Son travail est également autobiographique, puisqu'il se base sur sa féminité comme rapport privilégié à l'univers, comme source de vie et d'unité. *R.B.*

Le Vent du nord dit : « Pense », 2003

RACHEL WHITEREAD

1963, Londres (Royaume-Uni)

Affiliée aux *Young British Artists*, une génération d'artistes apparue dans les années 1990 et révélée par le collectionneur Charles Saatchi, Rachel Whiteread s'est fait connaître pour ses moulages de très grande dimension. Celui qui lui valut le Turner Price en 1993, *House*, n'était autre que le moulage intégral de l'intérieur d'une maison victorienne détruite. Ce procédé donne une matérialité à l'intérieur d'un lieu, c'est-à-dire un espace en négatif, normalement habité par le temps et les activités de ses habitants. Ce procédé appliqué à des objets, comme c'est le cas pour *Untitled (Air Bed)*, offre une expérience paradoxale de notre quotidien. En outre, l'artiste propose également un nouveau regard sur la sculpture. Les formes épurées qu'elle propose s'apparentent à celles du minimalisme. Pourtant la vocation portée par ce type d'art à ne pas exprimer de pathos est ici dénaturée par la provenance des formes que propose Rachel Whiteread et leur charge émotionnelle. *F.A.*

Untitled (Air Bed), 1993

MICHEL VERJUX

1956, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire)

Les œuvres de Michel Verjux se composent d'un élément pour le moins immatériel, la lumière. En projetant des formes géométriques simples, il suggère des espaces sensibles qui entrent en interaction avec l'architecture du lieu qui les accueille. En utilisant l'éclairage des poursuites du théâtre, Michel Verjux offre à ses œuvres une présence presque sculpturale qui se développe dans l'espace d'exposition. Avec ses formes simplifiées qui jouent avec celles sur lesquelles elles se projettent, son travail se refuse à toute expressivité narrative et s'impose comme une suite d'indices à l'intention de ses spectateurs. La perception que ceux-ci en ont leur offre un autre rapport à leur environnement. Partant d'un procédé strictement technique, Michel Verjux propose une rencontre esthétique à l'image du titre de cette *Découpe en douche de 36x30 cm sur table vitrine (source au plafond)* qui malgré son apparence méthodique révèle une part poétique. *F.A.*

Découpe en douche de 36x30 cm sur table vitrine (source au plafond), 2004

CHEN ZHEN

1955, Shanghai (République populaire de Chine) - 2000, Paris

En 1986, lorsqu'il quitte sa Chine natale pour une France qui le fascine, Chen Zhen fait l'expérience de la construction de l'identité. Le choc culturel et l'incompréhension entre les hommes seront dès lors certains des phénomènes explorés par cet artiste chez qui l'art s'entend autant comme une méditation que comme une tentative d'accéder à une forme de médecine nouvelle et spirituelle. Son art s'envisage comme des mises en connexion qui transcendent notre relation au monde. Son *Autel n°9* contient ainsi un certain nombre d'éléments naturels et d'objets. Il se présente comme une offrande guidée par une volonté de trouver une harmonie entre l'homme, la nature et les objets. L'artiste nous propose ainsi d'expérimenter une forme spiritualisée de rapport au monde. *F.A.*

L'Autel n°9, 1993

FABIEN VERSCHAERE

1975, Vincennes (Val-de-Marne)

Enfant, Fabien Verschaere fait un long séjour à l'hôpital où pour s'occuper il dessine et lit des bandes dessinées. Depuis, qu'il s'agisse de dessins, de peintures ou de sculptures, ses œuvres sont peuplées de personnages fantastiques. Les univers qu'il crée sont à première vue proches de la féerie enfantine. Cela est clairement énoncé dans le titre de cette œuvre : *Conte de fées*. Cette succession de trente-quatre feuilles s'inspire des livres médiévaux et de leur atmosphère chimérique. Pourtant ici c'est sa propre existence que l'artiste nous révèle. Sous couvert d'un vocabulaire enfantin, il nous dévoile ses propres souffrances sur des sujets aussi divers que le sexe, la normalité et la folie. Derrière la naïveté apparente d'une forme, c'est l'expression d'une mythologie personnelle qui apparaît et nous livre les tourments de l'existence de son auteur. *F.A.*

Conte de fées, 2004



CHEN Zhen
L'Autel n°9, 1989
Courtesy galerie Michel Rein, Paris © photo : CNAP

YAN Pei-Ming
108 Brigands, 1994
Photo dans salle avec parquet
Vue de l'exposition - French Collection -, Mamco, 2003, Genève
© photo - I. Kalkkinen, Genève



LE CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES



Le Centre national des arts plastiques, établissement public administratif sous la tutelle du ministère de la Culture et de la Communication, soutient, dans le domaine des arts visuels, la création contemporaine dans toute sa diversité et sa vitalité. Il acquiert des œuvres d'art, pour le compte de l'État, qui viennent enrichir le fonds national d'art contemporain dont il assure la garde et la gestion et qui constitue la collection publique d'art contemporain la plus importante en France. Il assure la diffusion des œuvres en France et dans le monde entier par des prêts et des dépôts et par l'organisation d'expositions en partenariat notamment avec des musées et des institutions culturelles de toute nature. Il accompagne les artistes et les professionnels par plusieurs dispositifs d'aides, de bourses et d'allocations : aides à la première exposition, au premier catalogue, bourses de recherche, aides à l'édition de livres d'art, etc. Il est l'opérateur de la commande publique nationale, qui vise à porter l'art de notre temps

dans l'espace public, accessible au plus grand nombre sur l'ensemble du territoire. Toutes ses missions sont mises en œuvre avec la collaboration de commissions consultatives où professionnels et personnalités qualifiées sont largement représentés. Le CNAP est à la fois le principal opérateur de la politique de l'État en faveur de l'art contemporain pour tous les publics et un acteur culturel et économique qui accompagne et encourage la scène artistique ainsi que le dynamisme du marché de l'art en France.

Un budget d'environ 3 millions d'euros permet au CNAP d'acquérir, chaque année, auprès des artistes et créateurs de toutes nationalités, entre 600 et 1000 œuvres qui sont, ensuite, inscrites sur les inventaires du fonds national d'art contemporain. Les propositions d'achats sont examinées par trois commissions consultatives, (« arts plastiques », « photographie » et « arts décoratifs, création industrielle et métiers d'art »). Elles garantissent un examen collégial

des propositions des membres, des galeries ou des artistes eux-mêmes. Trois priorités orientent la politique d'acquisition : être attentif à la jeune création, acheter des œuvres marquantes d'artistes confirmés pour constituer des ensembles significatifs et être ouvert aux différents courants de l'art international. Depuis vingt ans, ce sont plus de 20 000 œuvres et objets d'art contemporain qui ont ainsi rejoint les collections nationales.

Ces œuvres sont exposées au public par le biais d'une politique active de prêts et dépôts. Une moyenne de 300 œuvres est ainsi envoyée vers les musées et dans les administrations, y compris les ambassades, pour des dépôts variant de deux à cinq ans renouvelables. Dans le même temps, près de 3500 œuvres sont prêtées chaque année pour des expositions temporaires en France ou à l'étranger.

DIFFUSION DESIGN À LA COUR

objets de série et d'exception dans les collections du château de Fontainebleau et du Centre national des arts plastiques (CNAP)

L'exposition *Design à la Cour* engage une réflexion sur les objets de série, leurs gammes et variations, par le dialogue de deux très importantes collections publiques.

Résidence royale et impériale, le château de Fontainebleau possède au sein d'un fonds considérable de 20 000 objets inscrits à son inventaire, des séries spécifiques d'objets d'usage et d'ameublement. Le Centre national des arts plastiques est l'héritier de la Surintendance royale et, depuis la Révolution de différents services de l'Etat chargés d'acquérir pour le compte de ce dernier des œuvres d'art aux artistes vivants. Créée en 1981, la section « arts décoratifs, création industrielle et métiers d'art » comporte quelque 5 000 objet commandés à près de 900 créateurs. Il s'agit d'une collection généraliste aux critères d'acquisition très ouverts sur tous les plans (modes de production, types d'objets, nationalité). Le fonds est mis à disposition des institutions culturelles sous forme de prêt ou de dépôt.

BIENNALE DE VENISE > CLAUDE LÉVÊQUE

La 53^{ème} Biennale internationale d'art contemporain de Venise se tiendra du 7 juin au 22 novembre 2009. Claude Lévêque a été choisi comme artiste auteur chargé de concevoir une œuvre originale, *Le Grand Soir*, conçue pour le Pavillon français et qui représentera la France pendant toute la durée de la manifestation. Le Commissariat général a été confié à Monsieur Christian Bernard, directeur du MAMCO à Genève. Claude Lévêque est représenté par la galerie Kamel Mennour.

CO-EDITIONS > SOPHIE RISTELHUEBER

Sophie Ristelhueber, *Opérations*
Coédition Les Presses du réel / Centre national des arts plastiques
Format 206 x 264 mm
448 pages
Environ 400 illustrations couleur
Textes de Bruno Latour, David Mellor, Thomas Schlessler
Première monographie sur le travail de la photographe Sophie Ristelhueber (née en 1949). *Opérations* est publiée simultanément, en France à l'occasion de l'exposition de l'artiste au Jeu de Paume et en Grande-Bretagne.

Ron Arad
Canapé Double Sofi Big Easy, 1991



Mon Repos Aux Tuileries 2007
Installation sur le bassin du Jardin des Tuileries dans le cadre du Parcours de sculptures de la Fiac 2007
Tube Citroën, lustre à pampilles et réverbères parisiens
Pièce Unique
Copyright : Claude Lévêque
Courtesy : the artist and kamel mennour, Paris

COMMANDE PUBLIQUE > YONA FRIEDMAN

Musée des Graffitis Une Architecture Éphémère de Yona Friedman pour le Jardin Lilolila

295 rue de Belleville

75019 Paris

Ouverture au public

le 11 avril 2009

Yona Friedman – artiste, théoricien et architecte – réalise le *Musée des Graffitis*, une structure ouverte, évolutive et participative. C'est à partir des échanges avec l'association de jardin partagé L'ilot Lilas, commanditaire de l'œuvre, que ce musée « démocratique », prototype d'un musée du futur, est réalisé. L'association offre aux habitants de la Porte des Lilas un jardin écologique ouvert sur le quartier. Elle encourage des actions visant à révéler la capacité des citoyens à changer collectivement leur cadre de vie.

Le *Musée des Graffitis* est produit dans le cadre d'une action croisée entre les « Nouveaux commanditaires » soutenus par la Fondation de France et la Commande publique du Ministère de la Culture et de la Communication - Centre national des arts plastiques (CNAP). Le CNAP met en œuvre la politique de commande publique impulsée par le Ministère de la Culture et de la Communication – Délégation aux arts plastiques. En 2007, il a procédé à l'acquisition d'un ensemble de 150 maquettes et dessins de l'artiste, qui sera suivie d'un don du décor mural de son appartement parisien, véritable « merzbau » du XXI^e siècle.

Friedman Yona

Projet «Le musée des graffitis»

Une des quatre maquettes du *Musée des Graffitis*, Yona

Friedman, 2007

Feutre sur plastique transparent, fil de fer, carton

17 x 29,5 x 21 cm

Inv : 07-703

copyright : CNAP / Y. Chenot, Paris

AIDE A LA CREATION > IMAGE/MOUVEMENT

Image / Mouvement est un dispositif de soutien aux projets d'expérimentation et de recherche cinématographique dans le champ des arts plastiques : aide à l'écriture et à la maquette (aide individuelle) ; aide au développement et à la post-production (aide aux structures de production). Ce dispositif constitue une plate-forme permanente d'observation, de recherche et d'incitation, portant sur les écritures cinématographiques et audiovisuelles.

Un sourire malicieux éclaire son visage

Avec Adrien Michaux et Clémentine Poidatz

Long-métrage, 1h30, 35 mm, 2009

Produit par Atopic, Third Home, CRRAV, Le Fresnoy,

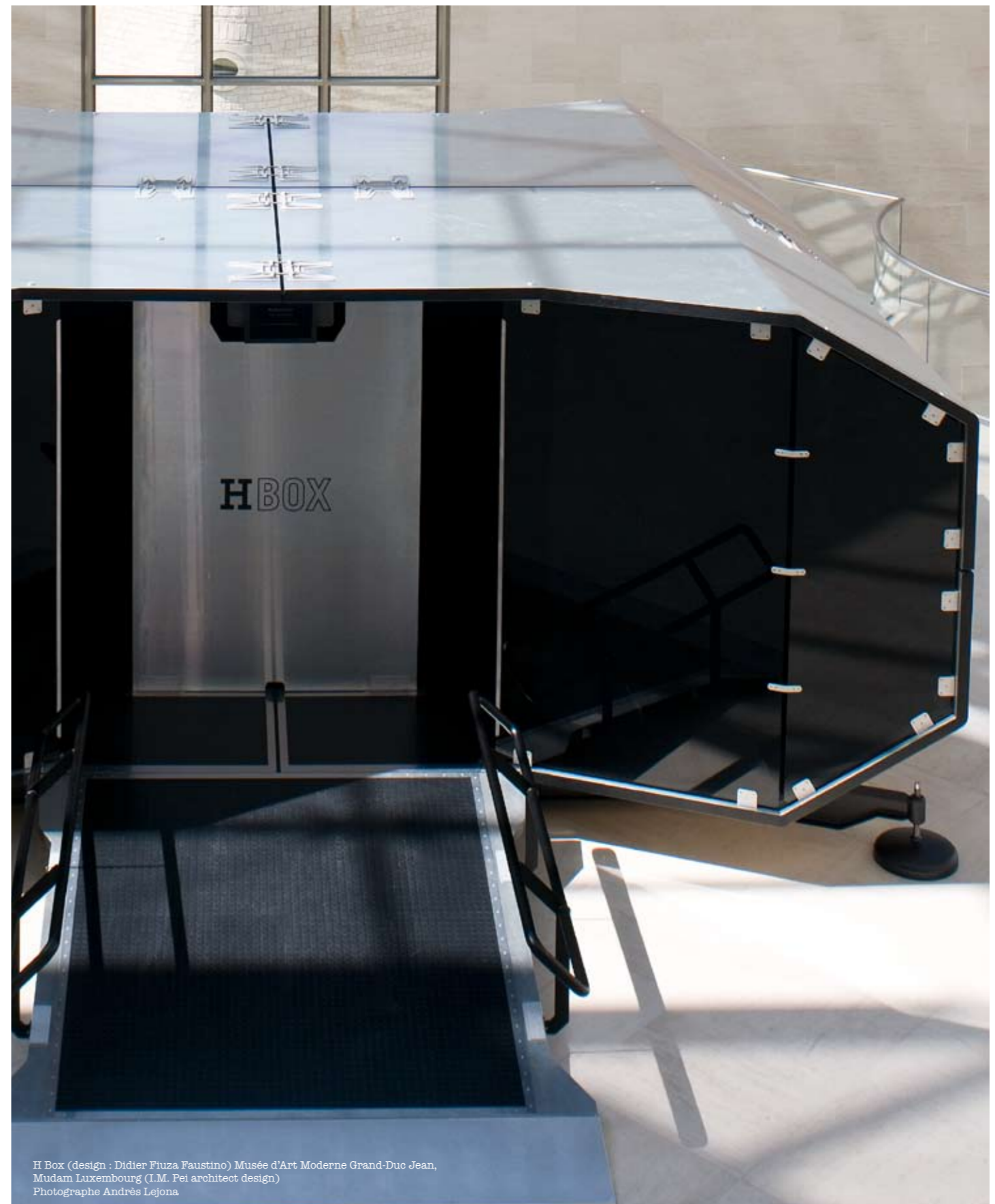
Première Heure, Ministère de la Culture, DIP Genève

EN COUR DE MONTAGE



La Fondation d'entreprise Hermès soutient l'art vidéo par son programme H Box. Une commande annuelle d'œuvres présentées dans un espace de projection nomade.

À partir de l'été 2009, pour en savoir plus sur ce projet et tous ceux développés dans le domaine de la culture ou celui de la solidarité : www.fondationentreprisehermes.org



H Box (design : Didier Fluza Faustino) Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean, Mudam Luxembourg (I.M. Pei architect design)
Photographe Andrés Lejona

LA FORCE DE L'ART 02.

La
Triennale
de l'art
en France



GRAND PALAIS

DU 24 AVRIL
AU 1^{ER} JUIN
2009

**L.F.
D.A.
02.**

MOBILISÉ ET FINANÇÉ



PARTENAIRES MÉDIAS



PARTENAIRES

Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National de Créteil, Centre Contemporain, Tour Eiffel, Musée de Louvre, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Mairie de Paris, Paris Musées et Musées de France, Palais de la Découverte, Musée Grévin, Église Saint-Eustache